DISSERTATION

SUR

LES FIÈVRES PERNICIEUSES,

OU

ATAXIQUES INTERMITTENTES,

Présentée et soutenue à l'École de Medecine de Paris, le 28 Brumaire an VIII de la République française.

PAR J. L. ALIBERT, ancien Élève de cette École.

Medicus, curatione febrium, ut ajunt, methodicè institutâ, se gerit ut inspector morbi et minister naturæ, curatione verò per kinam-kinam, se gerit ut arbiter morbi et instaurator naturæ.

TORTI.

A PARIS,

Chez RICHARD, CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Haute-Feuille, n°. 11.

AN VIII.

A PH. PINEL,

PROFESSEUR

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE

DE PARIS,

Médecin en chef de l'hospice national de la Salpêtrière, et Membre de plusieurs sociétés savantes ;

Comme un hommage qui lui est dû pour les progrès qu'il a fait faire à la Médecine.

J. L. ALIBERT.

AVERTISSEMENT.

De quelque prix que soient à mes yeux les travaux déjà publiés sur les fièvres pernicieuses, par des hommes justement célèbres, je pense qu'on peut ajouter encore à leurs découvertes, et sur-tout disposer dans un meilleur ordre les faits nombreux qu'ils ont recueillis. Dans cette matière, ainsi que dans presque toutes celles dont traite notre art, il est une multitude de points de doctrine qui ont été oubliés, d'autres qui ont été mal vus, ou trop peu approfondis. L'unique moyen de les éclairer est de procéder à la recherche des phénomènes par la voie de l'analyse. Cette méthode,

qu'Hippocrate et les plus grands maîtres de l'antiquité suivoient en quelque sorte à leur insçu, et par la seule impulsion de leur génie, dont Galien sur-tout avoit pressenti la nécessité, et dont on développe si bien les principes à l'École de Médecine de Paris, cette méthode, dis-je, doit être le secret des Médecins observateurs, comme elle a été le secret de quelques philosophes modernes qui ont tant aggrandi le domaine des sciences.

Celui qui aspire à bien ordonner ses idées, ne se bornera donc pas à fixer attentivement chaque élément de la maladie, avant d'en étudier l'ensemble; il apprendra à séparer habituellement par la pensée, les affections primitives qui s'unissent pour s'offrir simulta-

nément à ses regards, et s'exercera ensuite à rassembler les symptômes de divers ordres, pour en former des affections complexes ou composées. Telle est du moins la voie que j'ai cru devoir suivre, lorsque je me suis livré à l'étude des fièvres pernicieuses.

Persuadé en outre qu'il faut exposer les vérités d'une science dans le même ordre qu'on les a conçues, je ne me suis pas contenté d'imiter les naturalistes qui notent avec exactitude tous les attributs des objets qu'ils veulent faire connoître. J'ai placé le tableau des ataxiques intermittentes sporadiques, avant celui des mêmes fièvres épidémiques, parce que celles-ci se déclarent ordinairement avec un appareil de symptômes plus compliqués. J'ai

ensuite abrégé en quelque manière les observations déjà faites, ou plutôt j'en ai donné le résultat dans ce que j'ai dit sur le caractère, le diagnostic, et le pronostic de ces maladies. J'ai passé de-là à la théorie des causes dont il est naturel que l'on s'enquière, quand on a attentivement considéré les effets. J'ai tracé enfin les règles de traitement qui doivent se déduire des phénomènes bien constatés et de l'expérience réitérée des praticiens.

Cette manière simple de procéder dans les différentes recherches que s'impose notre esprit, me paroît aussi la plus lumineuse. Elle découle d'ailleurs des lois propres de notre organisation. La médecine ne cessera d'être discréditée, que lorsque les hommes

qui la cultivent auront recours à cette méthode rigoureuse qui assigne à chaque fait observé, le rang et la valeur qu'il doit avoir; qui sépare avec sévérité les faits exactement démontrés, des faits douteux, et même des faits qui ne sont que vraisemblables, et où la seule analogie conduit. Alors seulement l'art qui peut devenir le plus utile, sera aussi le plus respecté.

PROFESSEURS.

Les Citoyens

Chaussier, Leclerc,	*Anatomie et Physiologie.*
Fourcroy, Deyeux,	*Chimie médicale et Pharmacie.*
Hallé, Desgenettes,	*Physique médicale et Hygienne.*
Lassus, Percy,	*Pathologie externe.*
Pinel, Bourdier,	*Pathologie interne.*
Peyrilhe, Richard,	*Histoire naturelle médicale.*
Sabatier, Lallemant,	*Médecine opératoire.*
Pelletan, Boyer,	*Clinique externe.*
Corvisart, Leroux,	*Clinique interne.*
Dubois, Petit-Radel,	*Clinique de l'École dite de perfectionnement.*
Leroy, Baudelocque,	*Accouchemens, Maladies des femmes, Éducation physique des enfans.*
Mahon, Cabanis,	*Médecine légale, Histoire de la Médecine,*
Thouret,	*Doctrine d'Hippocrate, et Histoire des Cas rares.*
Sue,	*Bibliographie médicale.*
Thillaye,	*Démonstration des drogues usuelles et des instrumens de Médecine opératoire.*

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DISSERTATION

SUR

LES FIÈVRES PERNICIEUSES,

OU

ATAXIQUES INTERMITTENTES.

I.

PEU de maladies sans doute constatent mieux le pouvoir de la médecine et la certitude de ses moyens, que les fièvres qui font le sujet de cette Dissertation. Mais rien n'est généralement plus difficile à démêler que leur véritable caractère au milieu de leurs anomalies et des formes innombrables qu'elles revêtent. Aussi les plus anciens maîtres de l'art, ont-ils imparfaitement connu leur nature, et totalement ignoré le mode de traitement qui leur convient.

II.

C'est aux modernes qu'étoit réservée la gloire de saisir et de discerner la marche

propre d'une affection qui, jusqu'à eux, s'étoit dérobée à l'œil attentif de tant d'habiles observateurs (1). Parmi ceux qui en ont fait l'objet spécial de leurs méditations, Mercatus, Hérédia, Morton, occupent un rang honorable. Dans des temps plus postérieurs, Torti, Werlhof, Lautter, Senac, Clegh'orn, Medicus, en ont donné une connoissance plus exacte et

(1) Quoique les anciens n'aient point approfondi l'histoire des fièvres ataxiques intermittentes, il paroît pourtant qu'elles ne leur étoient pas tout-à-fait inconnues. C'est à tort que Morton s'est attribué la gloire de les avoir observées le premier, lorsqu'il a dit : *Operæ pretium duxi exempla aliquot hujusmodi febrium, quas nuperrimè observavi, seligere, scriptis mandare, atque publici juris facere. Atque equidem hoc pensum eo lubentius aggredior, quia nemo ad'huc (quantum scio) hoc subjectum tractavit, cujus cultura ad praxim medicinalem promovendam maximi momenti mihi esse videtur.* Sans parler ici de Salius Diversus, de Ludovicus Mercatus, de Michaël Heredia qui avoient précédé l'auteur dans cette carrière, on peut assurer qu'Hippocrate et Cælius-Aurelianus chez les Grecs, Avenzoar, Averroës et Avicenne chez les Arabes, avoient indiqué ces fièvres dans leurs ouvrages. Mais ce qu'on ne peut véritablement disputer aux modernes, c'est d'avoir en quelque sorte créé le traitement des ataxiques intermittentes, qui n'ont été combattues avec quelque efficacité que depuis Morton et ses successeurs. Il est peu de découvertes en médecine qui aient été plus manifestement utiles à l'humanité.

plus approfondie. Le premier de ces derniers surtout s'éclairant du flambeau de l'analyse, a su isoler les symptômes majeurs, qui, dans quelques circonstances, impriment à la maladie une sorte de physionomie particulière; et a signalé avec sagacité ses principales métamorphoses. Aussi sa méthode nous paroît-elle la plus digne d'être suivie, quoique quelques-unes de ses opinions soient susceptibles d'être modifiées ou étendues.

I I I.

On sait que le célèbre praticien de Modène a présenté la fièvre ataxique intermittente sous divers points de vue, que l'œil du médecin instruit ne pourroit trop s'exercer à découvrir et à bien distinguer. Ainsi, par exemple, dans le premier cas, il se manifeste des vomissemens bilieux et un flux de ventre véhément semblable tantôt à celui du cholera-morbus, tantôt à celui de la dysenterie : dans le deuxième cas, c'est un flux hépatique ou quelquefois noirâtre : dans le troisième, il y a cardialgie avec des efforts inutiles pour rejeter les matières contenues dans l'estomac : dans le quatrième, une sueur abondante qui n'apporte aucun soulagement : dans le cinquième, ce sont des syncopes réitérées : dans le sixième, c'est un

froid continu, qui augmente par degrés et qui n'est point suivi de chaleur : dans le septième cas enfin, c'est une affection soporeuse grave, et qui diffère peu de l'apoplexie. A ces variétés de l'ataxique intermittente, toutes connues de Torti, je joindrai celle qui est décidée par la prédominance d'un délire tranquille, et dont j'ai été à même de vérifier l'existence d'après les premières observations du professeur Pinel.

Peut-être ai-je trop restraint avec Torti le nombre des ataxiques intermittentes ainsi signalées par un symptôme majeur et prédominant. D'après les descriptions fidelles qui nous ont été transmises par Morton et quelques autres médecins dont le témoignage est authentique, on ne sauroit douter que cette fièvre ne puisse se masquer encore sans d'autres affections aussi redoutables (1). On a vu dans quelques cas, des céphalalgies violentes (2), des douleurs lancinantes de côté simulant le rhumatisme (3) ou la pleurésie (4), des gênes considérables dans les organes de la respira-

(1) Voyez entr'autres auteurs, Senac, *de nat. febr. recond. lib.* 11, *cap.* 3.

(2) Marcellus donatus. *Lib.* 5. Morton. *Hist.* XXVII.

(3) Morton. *Hist.* XXII.

(4) Vallésius. *In epidem*, *lib.* 1. Morton. *Hist.* XX et XXI.

tion (1), des spasmes partiels ou universels (2), des douleurs néphrétiques (3) ou des intestins (4), des attaques d'épilepsie (5), ou de paralysie (6), caractériser péridioquement les accès, et amener souvent la mort du malade. Mais des faits plus nombreux sont nécessaires pour qu'on soit fondé à établir des variétés nouvelles.

Afin de procéder avec ordre et n'introduire dans cet écrit que le langage clair, rigoureux et précis des sciences physiques, je vais les décrire successivement telles qu'elles s'offrent à l'observateur dans les lieux et les hospices où elles règnent. J'exposerai ensuite ce que l'on peut avancer aujourd'hui de plus certain sur leur nature et sur les causes qui concourent à leur production. Je terminerai enfin par établir les règles positives qui doivent en diriger le traitement.

---

(1) Morton. *Hist.* XIII.

(2) Morton. *Hist.* XII et XIX.

(3) Morton. *Hist.* XXVIII.

(4) Morton. *Hist.* XVIII et XVII.

(5) Caldera. *Tribun. med.* fol. 225; et Bonet. *sepulc.* tom. III, *fol.* 161.

(6) Werlhof. *Observ. de febrib.*

I V.

Fièvre ataxique intermittente cholérique ou dysentérique. Elle est le plus ordinairement tierce, selon la remarque de Torti, et il est excessivement rare qu'elle affecte un autre type. Son début est caractérisé par des vomissemens bilieux ou des déjections de même nature, d'une couleur verte-porracée, qui se déclarent avec abondance.

A ces vomissemens, à ces déjections, viennent se joindre des anxiétés et des ardeurs de l'estomac, une petite sueur autour du front, le hoquet, une voix aigue, comme glapissante, quelquefois rauque. La langue est sèche et aride, l'urine épaisse et rouge, la respiration anhéleuse et pénible. Les yeux sont caves; le pouls est petit et foible, les extrémités sont froides et livides; on y observe, en un mot, tous les accidens dont s'accompagne le cholera-morbus. L'ataxique intermittente diffère néanmoins de cette dernière affection, en ce que son symptôme prédominant a plus d'intensité encore, et que, pour me servir de la comparaison de Torti, ce symptôme suit le mouvement et le période de la fièvre, comme l'ombre suit le corps. L'auteur que je viens de citer donne l'histoire

de trois malades atteints d'une tierce cholérique qui a constamment présenté ce caractère. Dans un cas seulement la matière des vomissemens et des déjections étoit très-peu abondante et ne s'échappoit qu'avec beaucoup d'efforts.

D'autre fois le période fébrile s'accompagne d'un flux comme dysentérique ; c'est-à-dire que les matières rendues par le malade sont muqueuses et sanguinolentes. Leur expulsion se fait avec un ténesme et des épreintes intolérables. Leur âcreté est telle qu'on diroit qu'elles corrodent quelquefois le rectum. L'estomac est tourmenté de vives douleurs, comme si ses membranes étoient arrachées ou déchirées.

Torti a pourtant remarqué que le plus communément cette espèce d'évacuation est suivie de moins de danger que la première que nous avons décrite. La fièvre, quoique paroissant plus intense, est en quelque sorte ici moins concentrée.

On peut lire dans l'ouvrage de cet auteur, l'observation d'une double tierce pernicieuse avec excrétion continuelle d'une mucosité sanguinolente semblable à celle de la dysenterie : il y avoit néanmoins cette différence que l'excrétion avoit lieu aussi par la voie du vomissement, ce qui n'arrive pas dans cette

dernière maladie ; et que quoique les intestins ne fussent pas exempts de tranchées, le siége principal des souffrances étoit dans l'estomac.

On peut rapprocher de l'ataxique intermittente cholérique, l'exemple cité par Fernel, d'une fièvre véritablement pernicieuse, quoique les circonstances n'en soient que très-briévement détaillées (1). Un homme, à la fleur de l'âge et accoutumé à la bonne chère, avoit été sujet, depuis long-temps, à une évacuation quotidienne de bile. Cette évacuation se supprima tout-à-coup et fut remplacée par une vive cardialgie accompagnée de vomiturit ions et de fortes quintes de toux. Il éprouva ensuite pendant quelque temps des frissons analogues à ceux qui se manifestent dans les intermittentes tierces ordinaires, mais beaucoup plus violens, et se répétant par intervalles durant la journée, sans être suivis d'aucun autre symptôme. Quinze jours environ s'étant écoulés, la fièvre se déclare avec le type déjà énoncé, et le malade succombe dès les premiers accès. A l'ouverture du cadavre, on trouva à-peu-près une livre de bile verte épanchée principalement autour des cavités du foie.

(1) *De sed. intermitt. lib. 4. cap. 11.*

V.

Fièvre ataxique intermittente hépatique ou atrabilaire. Quoique cette variété ait été observée chez des individus robustes qui ont résisté à ses atteintes, le plus communément elle doit être considérée comme mortelle, si on n'applique à temps et à propos les moyens de l'art. Le symptôme prédominant qui la constitue est un flux de ventre copieux et fréquent, semblable à de la lavure de chair, et désigné sous le nom de flux *hépatique* par les anciens. Il se manifeste d'abord sans aucune incommodité bien fâcheuse en apparence pour le malade; mais il conduit bientôt à une prostration extrême du système des forces. Le pouls devient petit et foible; la voix est aiguë et par fois éteinte. Il y a un réfroidissement notable du corps et des extrémités. Le malade a une telle propension à la défaillance, qu'elle a lieu toutes les fois qu'il veut se lever du lit. Les fonctions de l'entendement néanmoins sont sans altération. (Voyez *la cinquième et la sixième observation de Torti, lib. 4, cap. 1.*)

Quelquefois la matière des excrétions est un sang noirâtre, tantôt liquide et tantôt concret, tantôt moitié coagulé, tantôt moitié

dissous. Si cette déjection mentionnée souvent par Hippocrate et appellée vulgairement *atrabilaire*, est excessive et réitérée, elle est accompagnée bientôt des symptômes les plus allarmans, tels que l'oblitération du pouls, la froideur et la lividité des membres, la face hippocratique, etc. (Voyez *la septième et la huitième observation de Torti, lib.* 4, *cap.* 1).

Les Recueils des observateurs contiennent beaucoup d'exemples de fièvres intermittentes hépatiques. Raymond-Restaurand en cite une qu'il combattit par l'administration du quinquina, à une époque où ce médicament étoit encore peu répandu (1).

V I.

Fièvre ataxique intermittente cardiaque. Le symptôme de cardialgie, qui signale constamment cette fièvre, se déclare communément au début de l'accès, lorsque le malade est encore dans le frisson, ou lorsque la chaleur commence. Alors le malade éprouve un sentiment de mordication à l'orifice de l'estomac, avec des vomissemens ou des nau-

(1) De l'usage du china-china pour la guérison des fièvres, 1680.

sées ; il est sujet à de fréquentes lipothymies. Son pouls est presque insensible ; sa vue est plus ou moins obscurcie ; sa face est pâle, cadavéreuse ; ses tempes sont affaissées, etc. Ce sentiment de mordication qui constitue le principal caractère de la fièvre, est quelquefois si violent, qu'il arrache des cris et de profonds gémissemens au malade. Torti parle d'une femme chez laquelle ce symptôme de cardialgie s'étoit accru à un tel point, qu'il lui sembloit que son estomac étoit mordu et rongé par des chiens. (Voyez *sa neuvième observation*, *lib.* 4. *cap.* 1.)

C'est à l'ataxique intermittente cardiaque, qu'il faut rapporter la fièvre dite *syncopale* par Forestus, et que ce médecin habile observa chez une femme en 1563 (1). Les paroxysmes qui suivoient le période de la tierce, caractérisés par un pouls petit, rare, des urines crues, etc., ne tardèrent pas à se manifester tous les jours, et dès lors une douleur excessive se fit sentir à l'estomac. Forestus a recueilli quelques autres faits analogues à ce dernier.

On trouve dans une Dissertation latine d'Aurivill (2), l'exemple d'une ataxique intermit-

(1) *De febr. inter. lib. 3. obs. XXIX. nam priùs in ventriculo ipsa valdè conquerebatur.*

(2) *Dissert. de febrib. intermitt. Malign.* 1765.

tente cardiaque, qui fut heureusement arrêtée par le quinquina. Le premier accès ressembloit à ceux d'une fièvre intermittente ordinaire, excepté qu'il y avoit peu de sueur. Le jour suivant, jour de l'intermission, grande foiblesse. Le troisième accès débutant par un léger frisson, fut plus alarmant. Il se termina par une très-petite sueur; et le quatrième jour il n'y eut point d'apyrexie. Le cinquième jour la fièvre avança. Le malade, au lieu du froid, n'éprouva que des frissonnemens, auxquels la chaleur succédant, il fut saisi d'un sentiment violent de constriction, dont on rapporta le siége à la région inférieure de la poitrine, à cause de la suffocation, qui menaçoit à chaque instant sa vie. D'ailleurs, prostration des forces; défaillances; grandes anxiétés; tristesse sombre; distorsion des yeux et trouble de la vue; nausées et vains desirs de vomir, ou réjection d'un peu de matière bilieuse; douleurs intercurrentes de l'ischion, qui se répandoient sur presque tout le côté. Le sang tiré par la saignée, n'avoit rien d'extraordinaire; l'urine, après un accès très-grave, étoit trouble, noirâtre, fétide; on voyoit une pellicule à sa surface et elle déposoit un sédiment blanc. Le même auteur rapporte un second exemple de cette variété de l'ataxique, remarquable par la nature de la cause qui

l'a produite; nous aurons occasion d'en parler plus bas.

Je puis aussi citer l'exemple d'une fièvre cardiaque dont fut attaquée une jeune fille de 16 ans, logée près d'un égoût voisin de la rue du Four. Les accès de cette fièvre d'abord méconnue et traitée par des purgatifs, étoient marqués par une cardialgie vive et souvent intolérable, une respiration laborieuse et inégale, des anxiétés extrêmes. Un des élèves du professeur Pinel, qui logeoit dans la même maison, reconnut le caractère de cette fièvre qui fut d'abord supprimée en donnant le quinquina, à la dose de deux gros, dans l'intervalle des accès. Ils se renouvellèrent encore huit jours après, et ils furent de nouveau guéris par le même remède, secondé par des doses réitérées d'un vin généreux.

V I I.

Fièvre ataxique intermittente diaphorétique. Elle est regardée comme étant éminemment insidieuse, sans doute parce qu'elle se déclare sans aucune apparence funeste, par des tremblemens et des frissons, auxquels il succède de la chaleur et des sueurs précoces, qui semblent devoir la juger au premier aspect. Mais le danger de la fièvre croît réelle-

ment, à mesure que ces sueurs deviennent plus abondantes et plus générales. L'organe cutané paroit être dans un état complet d'atonie. Tous les pores ouverts laissent échapper une sueur épaisse, visqueuse, souvent froide, qui pénètre jusques dans l'intérieur des matelas. Le malade se fond et se résout, pour ainsi dire, en liquide. Ce symptôme ne se déclare dans quelques cas, que sur le déclin de l'accès, et n'en est pas pour cela moins pernicieux. En général le pouls est fréquent, petit et foible; la respiration est anhéleuse; tout le systême des forces est dans la langueur; il n'y a que les facultés intellectuelles qui n'éprouvent aucune lésion : le malade se sent peu-à-peu anéantir.

L'ouvrage de Rivière contient une observation de cette variété de l'ataxique intermittente, qui mérite d'être rappelée (1). Un homme étoit occupé à quelque ouvrage dans son jardin, lorsqu'il fut saisi d'une douleur grave et subite à la région épigastrique. Ne pouvant se tenir debout, il se rendit dans sa maison qui n'étoit qu'à une très-petite distance, et se coucha. La fièvre ne fut pas d'abord très-violente; mais le lendemain son corps

(1) Observ. comm. XXVIII.

fut couvert d'une sueur abondante et spontanée, qui appaisa les douleurs du diaphragme. Cette sueur qui inondoit le malade, et qui alloit toujours en augmentant, ne céda à aucun moyen; les forces s'éteignirent peu-à-peu, et la mort survint, sans qu'aucun autre symptôme eût donné lieu de la prévoir.

Il seroit du reste difficile de donner un tableau à la fois plus détaillé et plus fini de la fièvre dont il s'agit, que celui qu'en a retracé l'illustre médecin de Modène, d'après les symptômes qu'il avoit lui-même éprouvés, et sur lesquels il avoit profondément médité. Elle avoit débuté par deux paroxysmes légers, et qui n'avoient rien d'alarmant. Ce ne fût que vers la fin du troisième, qu'une sueur copieuse commença à se manifester sur la poitrine, les bras, le col et le front; il supporta d'abord assez bien cette évacuation; mais il éprouva soudainement une douleur si atroce dans les cuisses, qu'il lui sembla qu'elles étoient coupées transversalement et d'un seul coup. Cette sensation se continua un certain temps; les autres organes d'ailleurs n'étoient point altérés; l'entendement étoit parfaitement sain, le pouls étoit bon, le visage et les yeux ne s'éloignoient pas de l'état naturel, et cependant il croyoit sentir l'approche de la mort. Les souffrances néanmoins se calmant

peu-à-peu, la sueur s'accrut, et avec elle la fièvre, le pouls devint petit et fréquent, les forces s'affaissèrent: ces symptômes firent des progrès. Il se manifesta des anxiétés, et une chaleur ardente à la région précordiale; mais rien n'étoit plus laborieux pour lui que le sommeil auquel succédoient des tremblemens, des inquiétudes et un mal-aise inexplicable, ce qui faisoit qu'il évitoit soigneusement de dormir.

Sur le déclin de cette fièvre qui dura onze jours, et qui fut efficacement combattue par le quinquina, le malade ne se levoit de son lit qu'avec la plus grande difficulté. Il ressentoit un poid dans ses jambes, comme si elles eussent été recouvertes de plomb, ce qui lui faisoit craindre une rechûte qui eut effectivement lieu après sa première sortie. Mais la fièvre ayant pris d'abord le type de double-tierce sub-continue, sans être accompagnée de sueurs ni d'aucun symptôme prédominant, acquit peu-à-peu un caractère aigu et céda aux remèdes convenables.

Il est à remarquer que quoique le malade fut radicalement guéri depuis quelques mois, et qu'il se fut déjà livré à la chasse et à d'autres exercices laborieux, il ne pouvoit néanmoins appuyer ses pieds sur le pont de sa voiture, sans que la douleur excessive qu'il

avoit

avoit ressentie dans le milieu des cuisses, dès le troisième paroxysme de la fièvre, ne se renouvelât, ce qui le contraignoit à placer continuellement ses jambes dans une position horizontale.

L'exactitude presque minutieuse avec laquelle Torti a noté jusqu'aux moindres symptômes qui lui étoient survenus, doit nous convaincre que, pour arriver à une connoissance parfaite du diagnostic, tout doit être scrupuleusement recueilli dans l'observation des maladies (1).

Sauvages rapporte dans sa Nosologie, qu'il a eu occasion de voir deux fois cette fièvre (2). Le premier cas a été observé sur un homme de quarante ans, d'un tempéramment mélancolique. Il éprouvoit de deux jours l'un, des sueurs si abondantes, qu'on étoit forcé de le changer de linge jusqu'à neuf fois par nuit. Il étoit continuellement dans un état de moiteur. Le malade résista à la purgation, et à

(1) *Cæterum nil magis ad veritatem axiomatum conducit, quam exacta, ac prorsus austera symptomatum omnium ut ut minimorum, ut ut vilium, ac penè inutilium in morbo observatorum descriptio. Baglivi. prax. med. lib.* 11. *fol.* 176.

(2) *Nosolog. méthod. tom. I, class.* 2. *Tritæoph. typh. fol.* 335.

la saignée qu'on lui administra mal-à-propos. Le sujet de la deuxième observation étoit une femme. La fièvre étoit accompagnée d'anxiétés, de boulimie, et d'une foiblesse extrême; la sueur étoit de huit heures; le moindre réfroidissement provoquoit le retour des paroxysmes tous les jours.

Je ne dois point omettre de parler ici d'une fièvre intermittente comateuse, d'abord traitée par le quinquina, à la dose d'une once, puis renouvellée le douzième jour sous la forme de diaphorétique avec tous les symptômes décrits par Torti, et suprimée de nouveau par le même remède, suivant la notice que m'en a donnée le citoyen Pinel. Cet exemple d'une fièvre qui, suivant les nosologistes, devroit être rapportée à deux espèces différentes, fait voir que les différentes formes que prennent les fièvres pernicieuses, ne tiennent point a un caractère spécifique et constant, mais à de simples variétés.

VIII.

Fièvre ataxique intermittente syncopale. On a vu que dans les variétés déjà décrites, il pouvoit se manifester accidentellement des défaillances; mais dans celle-ci elles sont un symptôme essentiel et primitif. Le moindre mouvement paroît les provoquer; il suffit pour

cela que le malade veuille se tourner d'un côté ou qu'il veuille mouvoir le bras ou la main. Il a besoin d'être constamment soutenu par des odeurs stimulantes. Aucune partie du corps n'est spécialement affectée ; le malade languit sans aucune cause manifeste ; la nature semble à chaque instant se refuser au travail des fonctions ; le pouls est petit, déprimé, fréquent ; le front et le col sont baignés de sueur ; les yeux sont caves, troublés, etc. ; la prostration des forces est universelle. Tous ces symptômes sont généralement très-dangereux, quoique l'intermission soit assez tranquille.

Rivière parle d'une femme atteinte d'une double-tierce caractérisée par des lypothimies réitérées qui faisoient craindre pour sa vie (1). La fièvre combattue par les cordiaux, ne fut ni mortelle, ni de longue durée.

Rien ne prouve mieux combien les secours de l'art habilement administrés, peuvent être efficaces dans les cas même les plus désespérés de cette affection, que l'observation d'une intermittente syncopale traitée par Torti et dont on peut lire les détails dans son ouvrage (2). Lorsqu'il fut appelé, le malade étoit couché,

(1) Observ. XXXVI. Cent. 4.

(2) *Therap. spec. lib. 4. cap. 11. Fol. 319.*

sans mouvement ; la face étoit plombée et cadavéreuse ; les yeux demi fermés, ne laissoient voir que le blanc ; la respiration étoit stertoreuse ; les pulsations du pouls étoient inégales et à peine perceptibles. Les syncopes avoient constamment prédominé.

I X.

Fièvre ataxique intermittente algide. Il survient quelquefois un froid continu qui, loin de s'évanouir, et d'être remplacé par de la chaleur, se prolonge et occupe la plus grande partie du paroxysme. Indépendamment de ce symptôme primitif, le malade éprouve de la soif, des anxiétés ; il pousse des plaintes ; sa voix est entrecoupée, sa langue âpre ; son urine abondante et claire ou d'un rouge foncé et en petite quantité ; son aspect est cadavéreux ; plusieurs de ces symptômes persistent quelquefois durant le temps de l'intermission.

On lit dans le recueil de Rivière, l'histoire d'une femme très-avancée en âge, qui éprouvoit tous les jours les accès d'une fièvre algide (1). Le réfroidissement universel qui caractérisoit ces accès, duroit douze ou quinze heures. L'intermission n'étoit jamais parfaite, et la pros-

(1) Observ. LVI. Cent. 4.

tration des forces étoit considérable, à cause d'une lienterie opiniâtre qui compliquoit cette affection. Ces symptômes combattus par les toniques, cédèrent le onzième jour.

Cette même fièvre est quelquefois observée à la Salpétrière. La portière de cet hospice, âgée d'environ trente-six ans, en a été manifestement atteinte. Au premier accès, froid des pieds et extrême prostration des forces. Au deuxième, augmentation du froid, qui se propagea jusqu'au-dessus des genoux. Le troisième paroxysme eût été probablement mortel, si le professeur Pinel n'eût profité de l'intermission, pour arrêter la fièvre, en faisant prendre à la malade une dose convenable de quinquina et de l'excellent vin de Bordeaux (1).

Un fait absolument analogue a été observé plus récemment encore dans le même hospice.

(1) Le professeur Pinel fut d'autant moins trompé sur le caractère pernicieux de cette fièvre, qu'il avoit vu un semblable fait chez un homme avancé en âge, dans une campagne aux environs de Montpellier. Le froid des pieds seulement caractérisa le premier accès; le deuxième fut marqué par le froid des parties et de la jambe en même temps; le troisième par celui de toutes les extrémités inférieures. Le malade mourut dans le quatrième, faute d'avoir pu se procurer le quinquina nécessaire pour supprimer la fièvre.

Une femme, âgée de soixante-deux ans, fut saisie tout d'un coup et sans avoir éprouvé aucun symptôme précurseur, d'un froid glacial des pieds et des mains, avec perte de sentiment. Après les quatre premiers accès de cette algide, qui avoit pris le type de double-tierce, le froid des pieds monta jusqu'aux genoux, celui des mains s'étendit jusqu'au coude : l'abattement fut alors plus considérable. Dans l'intervalle du quatrième au cinquième accès, le quinquina fut administré à la dose de deux gros, en y mêlant douze grains de canelle en poudre, pour augmenter son efficacité, et en secondant son action par quelques doses de vin d'absynthe. L'accès suivant fut celui d'une fièvre tierce bénigne qui se soutint encore six jours en diminuant par degrés, et qui finit par disparoître en continuant seulement le vin d'absynthe (1).

(1) On ne doit point, à l'imitation de certains observateurs (Hérédia. *De febr. pernic. tom. I.* Sauvages. *Nosolog. méthod. tom. I*), ranger parmi les pernicieuses, comme étant primitives et essentielles, la fièvre épiale de Galien (*de inæq. intemp.*) et la lypirienne du même auteur. De ces deux affections, la première doit incontestablement être rapportée à l'algide intermittente (*Gorræi deffinit.*), n'étant que la modification de son phénomène principal ; la deuxième peut en dépendre dans quelques circonstances ; mais elle est le plus souvent ou un accident particulier de

X

Fièvre ataxique intermittente soporeuse. Le symptôme d'assoupissement dont cette ataxique s'accompagne, survient tantôt dans le commencement, tantôt dans l'augmentation du paroxysme. Elle s'accroît, décline et disparoît avec la fièvre. L'intermission néan-

---

la *meningo-gastrique* portée au plus haut degré, ou le produit d'une inflammation interne (Vallésius. 4e. *controv. cap.* 23). Quelques auteurs ont noté cette dernière comme un symptôme de la fièvre continue maligne. *Ma ciò, che sembrami più notabile in questa sorte di febbri, si è, che alcune volte membri estremi dell'indisposto sembrano quasi gelati, nell'alto stesso ove le viscere avampano di caldo* (Aless. pascoli. *Dell. febbr. theor. et prat.*).

Il faut pareillement regarder comme une sous-variété de l'algide intermittente, la fièvre désignée le plus communément par les anciens sous le nom de *querquera*, et sur laquelle ils ont tant discuté (Apulée. *Apolog. c.* 1). (Arnobe. *L.* 1.). (Aulugelle. N°. *A. LXX. c.* 1.). (Lucilius. *Fragm. satyr.*). (Plaute. *Fragm. frivol.*). Cette affection qui a la plns grande analogie avec les précédentes, est marquée à la fois, par des frissons, des chaleurs et des tremblemens considérables; elle prend le plus ordinairement le type des quartes. On peut consulter à ce sujet une dissertation très-curieuse insérée dans la collection des thèses d'Allemagne, et qui a pour titre : *Comment. de febr. querquera ex antiquitate erutâ.*

moins est souvent marquée par une sorte de propension au sommeil. Presque toujours il y a lésion ou même oblitération complète de la mémoire. Le malade oublie soudain ce qu'il vient de demander; si on lui donne le vase à uriner, il ne se souvient plus de l'usage qu'il vouloit en faire, et se rendort. Quelquefois il balbutie, altère les mots en les prononçant, ou les emploie l'un pour l'autre, comme si sa langue étoit paralysée. Lorsque l'affection comateuse a fait des progrès, le malade devient insensible aux plus forts excitans, tels que les vésicatoires, les ventouses, etc., à l'application même du feu. Le danger est communément d'autant plus grave que l'assoupissement est plus profond. Le hoquet sur-tout est un symptôme sinistre, et lorsqu'il se manifeste, le malade succombe vers le troisième ou le quatrième accès.

Toutes les soporeuses observées par Werlhof, étoient du genre des tierces, les unes simples, les autres doubles (1); le carus avoit lieu le plus communément le cinquième jour depuis l'invasion; quelquefois il survenoit plus tard. Le pouls étoit fréquent chez le plus grand nombre des malades. Il fut constamment très-lent chez l'un d'eux, durant l'espace de neuf

(1) *Observ. de febrib.* fol. 14.

jours, époque à laquelle la mort survint. Hors du paroxysme, il étoit naturel chez quelques-uns; chez d'autres il étoit dur et intermittent.

Les malades d'ailleurs absolument privés de la faculté de sentir et de se mouvoir pendant le paroxysme, ne donnoient des signes apparens de vie que par l'acte de la respiration. Cette fonction s'exécutoit chez plusieurs d'entr'eux, avec des hoquets et une sorte de ronflement qni est un des signes principaux auxquels les auteurs ont recours pour distinguer le carus de la vraie apoplexie. Le malade dont Eugalenus cité par Werlhof, décrit l'accès, résistoit à tous les moyens d'excitation. Il entr'ouvoit par fois ses paupières, et les refermoit soudain; quelquefois aussi ses yeux étoient demi fermés, ou ils restoient ouverts, mais immobiles et sans le sentiment de la vision. Ces symptômes revenoient et cessoient avec les paroxysmes de la fièvre. Les sens étoient obtus dans l'intermission.

En général l'affection carotique devenoit meurtrière à mesure que les accès se multiplioient. Elle fut mortelle pour plusieurs, dès les premiers temps de son invasion; elle fut quelquefois accompagnée de catalepsie, d'envies fréquentes et pénibles d'uriner, de mouvemens convulsifs, etc.

Rembert-Dodonæus cite deux faits d'une fièvre intermittente avec assoupissement (1). Il observe fort bien que ce symptôme paroît et disparoît avec elle, et qu'il ne faut songer à y remédier que dans le temps de l'intermission. *Si etenim tempore paroxysmi pleraque temere tententur, non raro in ipsâ accessione æger deficit.* Dans l'un de ces cas, la mémoire a resté long-temps lésée après la convalescence.

Charles Pison a aussi tracé une description très-circonstanciée de l'ataxique intermittente soporeuse, sous le nom de *parapoplexie*, ou de fièvre *tritœophie* comateuse (2). Un homme âgé de 63 ans, fut pris dès le matin, et dans un temps froid, d'un frisson avec de grandes lassitudes; une soif véhémente et le trouble de la vue. Sa face devint rouge et presque livide, les urines étoient abondantes, mais tenues et limpides comme de l'eau claire : ces symptômes durèrent tout le jour. A l'approche de la nuit, somnolence, état de torpeur et de stupeur; perte de mouvement, taciturnité, chûte de la mémoire, sorte de démence. Le malade ouvroit et fermoit tour-à-tour les yeux, ne parloit que lorsqu'on l'interrogeoit,

(1) *Exemp. medic. observ.* fol. 7 et 8.

(2) *Select. observ. et consil. etc.* fol. 78.

disant un mot pour l'autre, s'avançant la tête baissée et le dos voûté, se mettant à table, ne prenant que d'une main mal assurée les alimens, les jettant sur la nappe au lieu de les mettre sur son assiette, ne pouvant boire comme à l'ordinaire, à cause de la difficulté et de la lenteur de la respiration, et gardant un silence inaccoutumé durant le repas, etc.

S'étant levé de table, à peine pouvoit-il se tenir debout ; sa marche étoit lente ; il tenoit son chapeau dans sa main, contre son habitude, le laissoit tomber par terre, et quand on le lui avoit rendu, il falloit l'avertir de le placer sur sa tête, etc.

Pendant que tous ceux qui l'environnoient étoient dans le plus profond étonnement, il s'éveille et revient à lui, mais ne rappelle rien de ce qui lui est arrivé. Alors le pouls est développé, fréquent et inégal ; soif vive, état d'inquiétude pendant le reste de la nuit.

Le jour suivant, il se manifesta des sternutations violentes avec toux et enroument ; la fièvre s'affoiblit ensuite pour renaître le jour d'après. Augmentation du pouls, extrémités froides, urine toujours copieuse, mais claire ; enfin, chaleur considérable, etc. La fièvre garda ce caractère jusqu'au quinzième jour.

Dans l'une des rechûtes qu'éprouva le malade, il y avoit une telle lésion du mouve-

ment, que le malade paroissoit cataleptique toute la journée dans son lit.

L'accès le plus fort fut remarquable par un grand réfroidissement des extrémités, par la perte de la mémoire, le délire, l'émission involontaire des urines, des insomnies, la perte de la voix et des sens; le malade étoit devenu si lourd, que ses domestiques le remuoient avec la plus grande peine. La déglutition étoit empêchée; le malade étoit insensible à tous les stimulans, à l'action même des ventouses. Respiration fréquente et difficile; le pouls qui étoit d'abord développé et renitent, étoit petit, fréquent et inégal; visage enflammé; effusion de larmes; durée des symptômes depuis midi jusqu'à neuf heures du soir; apparition d'une abondante sueur. Le malade revint ensuite à lui, reconnut les assistans, répondit aux questions qu'on lui fit; mais il ne tarda pas à être saisi d'une chaleur plus violente. Le matin du jour suivant, le malade se plaignit d'une douleur vive dans les fesses où se forma un abcès gangreneux, et il ne put résister au quatrième accès qui l'emporta.

La fièvre ataxique intermittente soporeuse est la plus commune à l'hospice de la Salpétrière; mais elle ne s'y montre pas ordinairement avec ce degré d'intensité que Torti et Werlhof ont retracé dans leurs descriptions.

On n'y remarque pas généralement cette insensibilité profonde aux stimulans extérieurs, cette interception de la vue, de l'ouie et des autres sens, cette petitesse du pouls, ces traits du visage hippocratique, ces accidens nerveux, qui caractérisent éminemment les affections de ce genre observées par ces deux célèbres médecins. Plusieurs cas néanmoins nous ont paru dignes d'être comparés avec les tableaux qu'ils nous ont transmis. Mon ami, le citoyen Richerand, élève qui s'est si bien distingué dans cette école, conserve l'histoire d'une intermittente carotique très-curieuse dans ses détails. Les deux côtés du corps présentoient des symptômes différens; le droit étoit affecté de paralysie; le gauche étoit cataleptique. Parmi les nombreux exemples de cette fièvre qui se sont offerts à nos yeux, nous nous bornons à exposer le suivant.

La nommée Morand, sexagénaire, éprouva dans la soirée du 27 fructidor de l'an six, un violent frisson suivi d'un chaud brûlant, ce qui la détermina à se rendre dans une des salles de l'infirmerie. Les trois accès qui succédèrent furent marqués par les mêmes symptômes; mais le 1er vendémiaire, le paroxysme se déclara par un froid intense dont la durée fut d'une heure et demi environ; le délire survint et fut bientôt suivi de l'état soporeux. La

respiration étoit stertoreuse, la langue aride et brunâtre, le pouls irrégulier et foible; la chaleur de la peau excessive, mais n'augmentant point par le toucher comme dans la fièvre bilieuse; les sueurs étoient accablantes, et la prostration des forces extrême.

Le 2 du mois, point de rémission; le soir il y eut une exacerbation marquée par la perte de connoissance, des déjections involontaires, des soubresauts de tendons, des mouvemens convulsifs des lèvres; l'haleine étoit fétide, la face décomposée, et le carus plus profond.

Le 3, mêmes phénomènes, auxquels vint se joindre la paralysie des extrémités.

Le 4 au matin, l'accès duroit encore; les symptômes étoient cependant légérement diminués, car la malade pouvoit remuer les mains; elle répondoit à quelques questions, quoique d'une manière vague; elle avaloit plus facilement l'eau vineuse qu'on lui administroit. La chaleur étoit moins vive; la rémission devint un peu plus sensible, au point qu'entre deux et trois heures après midi, on put donner deux gros de quinquina et appliquer deux forts vésicatoires aux jambes. La nuit il y eut des selles copieuses, et la malade fut un peu soulagée.

Le 5, vers les six heures du matin, il y eut un frisson suivi de chaleur, mais sans délire

et sans assoupissement. La langue auparavant sèche et glabre, commença à s'humecter vers sa pointe et sur ses bords. Il survint pourtant des maux de tête et des lassitudes extrêmes dans tous les membres. Quelques taches gangreneuses se manifestèrent aux plaies des vésicatoires.

Le 6, symptômes gastriques, bouche mauvaise, céphalalgie, sentiment douloureux dans l'épigastre, soif vive. Le soir, réfroidissemens vagues remplacés par des chaleurs et des sueurs. Les escarres des ulcères commencèrent à se détacher; le fond des plaies étoit pâle, blafard, peu animé; les extrémités furent affectées d'un commencement d'œdématie.

Le 7, le 8, le 9, le 10, jusqu'au 15 inclusivement, état douteux; grand affoiblissement; vives douleurs dans les plaies des jambes pansées avec la poudre du quinquina; absence du sommeil.

Le 16, sentiment de colique avec évacuation de matières sereuses extrêmement fétides, pouls petit et misérable. Ulcérations étendues au coccix, résultant du coucher continuel en supination. Ces ulcérations exigeant des pansemens fréquens, la malade fut transportée dans les salles de chirurgie, où elle mourut par le dévoiement colliquatif, que tous les fortifians ne purent arrêter.

Qui peut méconnoître dans cette observation une sub-intrante comateuse? N'est-ce point au moment où la rémission plus marquée permit de placer le quinquina avec espoir de quelque succès que ce fébrifuge fut administré? Mais comme le caractère sub-intrant de la fièvre n'avoit pas permis de le donner plutôt, et que la prostration du système rendoit le danger imminent, on y joignit le vésicatoire, dont l'action est communément certaine et prompte. La fièvre a véritablement été supprimée; et si dans la suite de sa convalescence, cette femme épuisée par l'âge et des infirmités antécédentes, a succombé, on n'en doit pas moins reconnoître l'effet avantageux qu'a eu l'administration de l'écorce du Pérou? Ce cas est l'exemple d'une crise parfaite, suivie de la mort de la malade qui, trop épuisée, n'a pu en quelque sorte resaisir la vie.

Nous ajouterons aux divers faits que nous venons de rappeler, celui d'une double-tierce avec état comateux, que le professeur Pinel a fait insérer dans le n°. 32 de la *Gazette de Santé* (1785). Le sujet de l'observation est un jeune homme de seize ans, qui s'étoit rendu de Paris à Corbeil où étoit sa maison de campagne. La fièvre préluda par des frissons violens, et par un froid intense qui se faisoit spécialement sentir dans les jambes. Elle avoit lieu pendant

pendant la nuit. Les plus grands accès étoient marqués par le délire, par une vive chaleur et par beaucoup d'agitations. Durant les petits accès, mêmes symptômes, mais à un moindre degré.

Le huitième accès commença à être seulement caractérisé par l'affection carotique; dès-lors, les accidens ne marchèrent plus qu'en augmentant de violence, à compter du jour où l'assoupissement s'étoit manifesté. Le sixième jour depuis cette même époque, l'accès fut on ne peut plus grave; froid invincible des jambes et des cuisses; aspect cadavéreux; insensibilité profonde. Le lendemain cependant, retour de la chaleur et libre exercice des sens. Le professeur Pinel ayant été appelé, déclara que l'écorce du Pérou qu'on avoit donnée jusqu'à ce moment en apozème, étoit insuffisante pour arrêter la fièvre; il fit administrer ce même remède en poudre, à la dose d'une once et demie. Le paroxysme suivant n'eut pas lieu, et la nuit fut assez tranquille. Le lendemain, le malade ne se plaignoit que d'une grande foiblesse; on le soutint par des bouillons restaurans et par quelques cuillerées de bon vin. Sa convalescence fut longue, mais il se rétablit parfaitement. On eut recours aux bains pour dissiper quelques douleurs, et des crampes que le malade ressentoit dans le gras

des jambes, qui le fatiguoient lorsqu'il vouloit marcher.

X I.

Fièvre ataxique intermittente délirante. Nous croyons qu'on peut nommer ainsi cette variété où s'observe un délire qui en est le symptôme primitif, et qui suit avec une sorte de régularité le début, l'augmentation et le déclin des paroxysmes. C'est ce que nous avons eu occasion de remarquer chez une femme âgée de soixante-huit ans, dans l'une des salles de l'hospice de la Salpétrière. Chaque accès de cette fièvre qui a pris le type de tierce, a été manifestement caractérisé par le trouble des fonctions intellectuelles. Des accidens secondaires, tels que des sueurs, l'émission involontaire des urines, la soif ardente, la chaleur de la peau, etc., ont subi une multitude de variations. Les jours d'intermission, la malade se trouvoit très-bien; elle ne conservoit aucun souvenir de ce qu'elle avoit éprouvé la veille. Cette fièvre s'est graduellement affoiblie par le quinquina dans l'espace d'un mois. Le citoyen Landré, qui observe avec autant de sagacité que de zèle, m'a également communiqué un fait qui se rapproche beaucoup de celui que je viens de citer.

Nous sommes d'autant plus portés à admettre

cette variété nouvelle de l'ataxique intermittente, qu'elle a été constatée plus récemment encore par deux observations du professeur Pinel, absolument semblables. Dans ces deux derniers cas, même lésion très-grave de la faculté de la mémoire, même foiblesse du pouls dans le premier temps de l'accès, même relâchement du sphincter de la vessie, qui donnoit lieu à une évacuation involontaire de l'urine, mais seulement durant le frisson. Les malades s'agitoient continuellement pour sortir de leur lit; le paroxysme se terminoit sans sueurs, et par une sorte d'assoupissement. Cette fièvre a également cédé à l'emploi du quinquina, à la dose de deux gros, en secondant son efficacité par le vin d'absynthe.

Torti, du reste, a aussi relaté dans son ouvrage l'exemple d'une double-tierce où le délire prédominoit. *Huic nullum erat valdè formidandum peculiare symptoma præter delirium aliquod, cum remittente tamen febre evanescens* (1). Nous aurons occasion de reparler de ce fait, lorsque nous en serons aux ataxiques intermittentes qui tendent au type de continuité.

(1) *Therap. spec. lib.* 4. *cap.* 6. *fol.* 426.

XII.

Je viens de tracer le tableau des fièvres principales qu'il a paru convenable de distinguer par le symptôme grave et capital qui les accompagne, auquel tous les autres paroissent en quelque manière subordonnés. Je ne pense pas qu'on doive les considérer, à l'exemple de Torti, comme formant autant d'espèces, mais plutôt comme de simples variétés de la même affection. La similitude des causes qui les produisent et des moyens qui les combattent, suffit pour nous convaincre que leur nature est identique. On sait d'ailleurs (et le professeur Pinel l'a très-bien remarqué dans sa *Nosographie Philosophique*); on sait, dis-je, que ces fièvres qui paroissent si différentes au premier aspect, peuvent se succéder l'une à l'autre dans les rechûtes qu'éprouvent fréquemment les malades. C'est ainsi que l'on a vu une ataxique intermittente comateuse, efficacement traitée par le quinquina, récidiver en diaphorétique (art. VIII); et cette dernière remplacer, dans un autre cas, la pernicieuse délirante (1).

---

(1) Chez la nommée Godifer, âgée de 78 ans.

XIII.

Nous croyons utile d'observer que ces variétés nombreuses de la fièvre ataxique intermittente se compliquent dans quelques circonstances, et que deux ou plusieurs symptômes peuvent y prédominer au même degré. Morton, par exemple, donne l'histoire de deux femmes atteintes d'une fièvre pernicieuse, caractérisée à la fois par une violente cardialgie et par des sueurs colliquatives (1).

XIV.

Fièvre ataxique intermittente qui dégénère en continue. Hippocrate est, sans contredit, le premier qui ait reconnu cette tendance manifeste de certaines intermittentes vers le type de continuité, avec complication de symptômes insolites et pernicieux (2). Torti en a fait une espèce particulière, et il les a désignées sous le nom de *sub-continues*

(1) *Hist.* X et XI.

(2) *Cholericæ affectiones magis in æstate fiunt et febres intermittentes, et quibus horrores accedunt. Hæ quandoque malignæ fiunt, et ad morbos acutos deveniunt. Verum cavere oportet. Popular. lib. 7. Vanderlinden interprete.*

malignes. Il remarque que les symptômes primitifs, tels que la cardialgie, les syncopes, l'affection carotique, etc., s'y montrent sans doute, mais à un dégré moins imminent, et qu'ils n'y prédominent jamais au point de pouvoir donner une dénomination particulière à la fièvre. Un de leurs caractères les plus évidens est la durée relative du temps de la vigueur de l'accès, qui est beaucoup plus considérable que celle du temps du début ou de la rémission (1). Quoique ces fièvres marchent et exercent leurs ravages avec moins de célérité que les ataxiques purement intermittentes, leurs accidens sont très-sinistres, et elles ne se déclarent presque jamais sans un grand péril, si l'art ne vient à bout d'arrêter leurs progrès.

X V.

L'excellent Traité du praticien de Modène contient plusieurs descriptions de l'ataxique sub-continue, dont on peut resserrer les détails dans un langage plus laconique et plus précis que celui de cet auteur.

Première observation. La fièvre avoit débuté par un léger frisson. Anticipation de l'accès suivant; accroissement des symptômes,

(1) Grimaud. *Cours de Fièvres*. tom. III. pag. 294.

dont le principal étoit un état comateux; stupeur continuelle; réponses vagues et confuses; perte de la mémoire; urine rouge et en petite quantité; vomituritions réitérées; anxiétés à la région de l'estomac; ardeur précordiale; rapprochement successif et rapide des exacerbations.

Deuxième observation. Intus-susception des paroxysmes; pouls petit et déprimé; langue aride et scabreuse, sans aucune envie de boire; urine tenue; lésion des facultés de l'esprit. Le troisième jour, le malade sortit de son lit et se coucha par terre, où il fut trouvé someillant, cette position lui ayant paru agréable. Le quatrième jour, s'étant levé pour aller à la selle, même accident qui se répéta ensuite plusieurs fois durant le cours de la maladie. D'ailleurs, amaigrissement rapide de la face, joint à plusieurs autres signes qui annonçoit que la fièvre prenoit un caractère aigu.

Troisième observation. Double-tierce très-intense; accès sub-intrans; délire grave et prédominant, n'existant pas dans le temps de la rémission; soif, sécheresse de la langue, agitation; chaleur des entrailles, urines rouges et en petite quantité; insomnies et autres symptômes qui démontroient une véritable convergence de la fièvre vers le type de continuité.

Quatrième observation. Etat analogue; langue aride et âpre; sous-délire; respiration anhéleuse; limpidité des urines; affection grave de la tête, jettant le malade dans la stupeur; tremblement des mains, oppression de tout le systême nerveux, etc., chez un homme avancé en âge et considérablement affoibli par des maladies antérieures.

Cinquième observation. Symptômes ordinaires. La fièvre ne commença à devenir aigue que dans le temps de son augmentation.

Sixième observation. Symptômes ordinaires. La fièvre tendoit à la continuité dès son début.

Septième observation. Lipothymies fréquentes, avec une douleur vive à l'estomac, une prostration considérable des forces, une grande dépression du pouls; plaintes, gémissemens, spasmes, sueurs froides, oblitération de la faculté mémorative, etc.

Huitième observation. Double-tierce très-grave chez une femme parvenue au quatrième mois de la gestation; sueurs colliquatives qui n'étoient suivies d'aucun soulagement; affaissement extrême; urines flamboyantes et en petite quantité, etc.

X V I.

D'après le tableau de ces fièvres presque toujours remarquables par la co-existance d'un symptôme majeur et prédominant, il est facile de juger que la division que Torti a voulu faire des fièvres pernicieuses *in comitatas* et *in solitarias*, est plus imposante que solide; ou que du moins elle n'est point appliquable à tous les cas. Cette tendance des intermittentes ataxiques vers le type continu, est un simple accident qui ne peut absolument servir de base à aucune vraie distinction, quoiqu'il apporte nécessairement des modifications dans les procédés curatifs.

X V I I.

Fièvres ataxiques intermittentes épidémiques. Nous n'aurions donné qu'une histoire bien imparfaite des intermittentes ataxiques, si nous nous bornions à les décrire telles qu'on les voit régner sporadiquement dans les saisons et les circonstances favorables à leur développement, chez des individus soumis plus ou moins long-temps à des influences sédatives. Mais ces fièvres se montrent avec un appareil de symptômes plus meurtriers encore, lorsqu'à la suite de causes graves et extraordinaires, elles surviennent épidémiquement dans les

constitutions médicales. Alors même elles se compliquent le plus fréquemment ou d'une affection particulière des premières voies, ou de quelques-uns des accidens qui sont essentiellement propres aux rémittentes adynamiques. Le professeur Fouquet fait mention d'une rémittente ataxique qui parut à Batavia avec un tel caractère de férocité, que les malades saisis subitement du délire, succomboient le plus communément dès le premier accès, et toujours avant le quatrième. Les moindres blessures ou égratignures se convertissoient en ulcères putrides avec une étonnante rapidité (1).

Nous devons nous proposer ici comme un modèle de vérité et de précision, le tableau des tierces ataxiques tracé par l'immortel Lancisi, et qui infestèrent plusieurs faubourgs de Rome en 1695 (2). Le cinquième jour, elles convergeoient vers le type continu; le septième ou le onzième, les malades mouroient; peu prolongeoient leur vie jusqu'au quatorzième, à moins que la maladie ne se convertit chez quelques-uns en fièvre chronique ou en flux dysentérique qui duroit ensuite tout l'automne, ou même l'hiver. Le visage de ceux

(1) Consultez les notes qu'il a ajoutées aux Mémoires de Lind sur les fièvres et sur la contagion.

(2) *De nox. palud. effluv. lib.* 2.

qui étoient affectés devenoit d'abord jaunâtre; ils éprouvoient des dégoûts et des douleurs gravatives de la tête ; ensuite grand frisson avec éructation de matières aqueuses et d'une bile dégénérée et de diverses couleurs. Les malades rendoient quelquefois de petits vers par la bouche ; enfin, chaleur et altération considérables.

Souvent la fièvre avoit une telle rémission après deux paroxysmes caractérisés par des sueurs abondantes, que les malades se croyant à l'abri de tout danger, non-seulement se levoient le quatrième jour, mais commençoient à sortir de leur maison. Durant ce temps néanmoins, les urines étoient saffranées, épaisses, troublées. La fièvre reparoissoit le cinquième jour, avec de grandes anxiétés dans la région précordiale, de manière que son caractère pernicieux étoit de toute évidence ; la langue d'ailleurs étoit aride et noirâtre ; le pouls varioit : il étoit souvent petit et inégal. Les membres réfroidis étoient agités de mouvemens convulsifs ; éruptions livides sur la peau, face cadavéreuse, défaillances fréquentes, délire, ventre tendu et tuméfié ; selles fétides et d'un pâle bilieux, souvent sanguinolentes, contenant des vers morts dans le commencement de la maladie ; enfin grave assoupissement, sueurs froides, urines limpides :

gonflement des parotides. Les malades succomboient le septième ou le neuvième jour; ils alloient rarement jnsqu'au douzième avant qu'on eût trouvé le remède propre à combattre les accidens qui se manifestoient.

L'ouverture des cadavres fit voir de grands désordres dans les viscères de l'abdomen, qui étoient presque tous livides; le foie étoit d'un brun très-obscur; la bile cystique étoit noire; les instestins spacelés de toutes parts contenoient des excrémens très-fétides, et une grande quantité de vers. On y appercevoit çà et là quelques taches noirâtres circulaires, dans le centre desquelles on croyoit distinguer les traces des érosions produites par ces vers, etc.

Lancisi a décrit une deuxième épidémie de fièvres ataxiques intermittentes qui dura plusieurs années; elles prenoient également le type des tierces : leur invasion commençoit par un frisson, et une sueur très-abondante; elles observoient une intermission très-décidée dans les premiers temps; elles dégénéroient néanmoins en continues vers le septième jour, et causoient la mort à beaucoup de malades. Il se manifestoit depuis leur commencement des vomissemens bilieux et des déjections abondantes; douleurs de tête et des lombes; cardialgie; tension des hippochondres et tranchées,

ce que Lancisi regardoit comme l'indice de la présence des vers. Quoique ces fièvres gardassent à-peu-près la même marche, la chaleur alloit en augmentant, et la sueur diminuoit; l'affoiblissement étoit ensuite si considérable, que les malades totalement réfroidis, mouroient le cinquième ou le septième jour.

On peut rapprocher de ces constitutions épidémiques de Lancisi, celle qui a régné à Turin en 1720, et que Richa a si bien décrite (1). Cette dernière présente aussi les effets pernicieux de cette convergence de l'ataxique intermittente vers la continuité. Le danger étoit d'autant plus à redouter, que cette convergence avoit lieu plus tard. Certains malades étoient en proie à des douleurs de tête intolérables; d'autres se plaignoient des chaleurs vives et des lassitudes qu'ils éprouvoient dans tout le corps. Les uns étoient dévorés par la soif et continuellement tourmentés par des insomnies; plusieurs étoient accablés par un assoupissement profond et insurmontable, etc. Il y avoit une éruption de pétechies qui se faisoit le quatrième ou le septième jour; on les appercevoit d'abord sur le dos, le col et la poitrine, et elles s'étendoient ensuite aux extrémités jusqu'aux ongles des pieds. On remarqua

(1) *Thom. sydenh. op.* tom. II. *fol.* 381.

que peu de malades affectés de ces taches dès les premiers jours, échappèrent à la fièvre. Un soldat qui en avoit été atteint le troisième jour, mourut presque soudainement.

Ce qu'il y eut d'intéressant à remarquer, c'est que dans les déjections de diverse nature qui, dans quelques ataxiques sporadiques, augmentent avec la violence de la fièvre, marchoient en sens inverse et alternoient avec elle, dans un cas observé par Richa. Sur la fin de cette affection qui avoit le type de double-tierce, le malade rendoit tous les jours par les selles une quantité prodigieuse d'un sang féculent et noir, ce qui étoit suivi d'un mieux réel dans son état.

Le célèbre Ramazzini dit également avoir vu à Modène des constitutions où les tierces qu'il nomme *malignes* d'après beaucoup d'auteurs, s'établissoient avec la plus grave intensité (1). Vers le quatrième ou cinquième accès, le froid étoit si vif que les malades finissoient par ne plus se réchauffer; tout le corps étoit comme glacé; le pouls étoit concentré, et la mort ne tardoit pas à survenir.

L'Histoire des maladies de Breslaw contient deux descriptions de ces fièvres, non moins

(1) *De abus. chinæ-chinæ dissert.*

bien circonstanciées (1). L'intermission qui étoit d'abord assez apparente, cessoit ensuite d'être distincte pour se manifester de nouveau après quelques jours. Quoiqu'elles fussent le plus souvent tierces, elles prirent quelquefois le type des quartes. La langue étoit couverte d'une mucosité visqueuse ; quelques malades vomissoient ; d'autres tentoient des efforts inutiles pour rejeter les matières contenues dans l'estomac. Les premiers tomboient en syncope au moindre mouvement ; les autres étoient en proie aux plus violentes cardialgies. D'ailleurs, dégoûts, soif peu considérable ; céphalalgies atroces ; insomnies opiniâtres ; urine naturelle dans le commencement, ensuite rouge et trouble ; constipation, anxiétés incroyables, etc.

C'est sur-tout dans les ouvrages de Lautter (2), de Cleghorn (3), de Sarcone (4) et de quelques autres observateurs non moins recommandables, que les praticiens doivent méditer sur le génie propre des épidémies relatives aux fièvres dont nous traitons. C'est en rapprochant leurs relations fidèlles, qu'ils

(1) *Hist. morb. uratisl.* Ann. M. DCXIX et M. DCCII.

(2) *Hist. medic. bienn. morb. rural.*

(3) *Observations on the Epidemical diseases in Minorca.*

(4) *Istoria ragion. de mali osservati in Napoli.*

apprendront que rien n'agrandit autant les vues pratiques de l'art, que d'unir à l'exemple d'Hippocrate, la science des lieux à celle des maladies, de comparer sans cesse les influences et les effets, les ressources et les moyens employés.

XVIII.

On doit présumer qu'il est certaines constitutions médicales propres à produire de préférence telle ou telle variété de la fièvre ataxique intermittente, et de longues recherches à ce sujet seroient aussi utiles que curieuses. Le Roy observe que les tierces choleriques furent épidémiques à Montpellier dans l'automne de 1765 (*Mémoire sur les fièvres aigues*). Sydenham avoit aussi remarqué des épidémies où prédominoient les intermittentes carotiques (*Epist. ad rob. brady*). Il est du reste probable que le plus communément c'est le genre de tempérament propre à chaque individu, ou la débilité relative des systêmes organiques, qui portent spécialement l'action de la fièvre vers une partie déterminée du corps, et qui décident ainsi ou une ataxique cholerique, ou une ataxique cardiaque ou une ataxique comateuse, etc.

X I X.

Il est difficile de s'assurer si les symptômes particuliers qui prédominent ainsi dans les ataxiques intermittentes, sporadiques ou épidémiques, sont essentiels à la maladie, ou s'ils y surviennent d'une manière purement accidentelle. Torti recommande d'examiner avec soin s'ils suivent exactement le période de la fièvre, s'ils arrivent et s'éclipsent avec elle. Je pense que cette considération est insuffisante, et qu'il faut en outre faire une attention sérieuse à l'état antérieur et aux affections habituelles du malade. Il peut arriver en effet que les traces d'une irritation ancienne soient uniquement renouvellées par le paroxysme; et que les phénomènes morbifiques qui en résultent, s'exprimant alors avec plus d'intensité, cessent néanmoins de se manifester aussitôt que le paroxysme est fini, et que le systême vivant n'est plus dans le même état d'excitation. Cette remarque généralement trop négligée par les médecins, me paroît propre à faire éviter une multitude d'erreurs dans le choix et l'application des procédés curatifs.

X X.

De la nature des ataxiques intermittentes.
Nous ne rechercherons point si le type inter-

mittent que nous assignons à ces fièvres, est véritablement celui qu'elles affectent le plus fréquemment. Quelques auteurs sans doute les ont regardées comme étant presque toujours rémittentes. La marche obscure et irrégulière des paroxysmes dans un grand nombre de cas, empêche de déterminer d'une manière positive jusqu'à quel point l'assertion de ces auteurs est fondée. On peut assurer pourtant qu'ils sont tombés dans de fréquentes méprises, et que leur doctrine a été trop généralisée. Car, ainsi que l'ont observé avec beaucoup de raison Sydenham et Torti, certains effets de la fièvre subsistent souvent lorsque la fièvre ne subsiste plus. Il n'est pas rare de voir les malades anéantis en quelque sorte par les fatigues qu'ils ont essuyées, rester froids avec un pouls fréquent, petit, irrégulier, etc., sans qu'on doive considérer ces accidens comme une extension de paroxysme.

X X I.

Une solution complète de ce problême n'apporteroit, du reste, aucun changement notable dans les principes qui dirigent le traitement des affections dont il s'agit. Des praticiens instruits ont parfaitement démontré l'analogie qui existe entre les fièvres intermittentes

et les rémittentes, et ils ont fait voir que leur différence essentielle ne consiste que dans la plus ou moins grande activité de la cause identique qui les produit (1).

XXII.

L'observation a prouvé que les fièvres intermittentes marquées par des symptômes pernicieux, suivent d'ordinaire le période tierce; on trouve néanmoins dans les recueils des maîtres de l'art, beaucoup d'exemples qui constatent qu'elles peuvent affecter d'autres types. Bianchi a parlé d'une constitution remarquable par quelques fièvres quartes qui dégénéroient en continues, avec les caractères les plus funestes (2). Horstius cite pareillement l'histoire d'une fièvre semblable chez un individu âgé de cinquante ans, robuste et d'une vie habituellement sédentaire. Le pouls étoit rare, lent et inégal; il se manifestoit des coliques et des

---

(1) Conférez le Mémoire du professeur Baumes sur l'emploi du quinquina dans les fièvres rémittentes, et la Dissertation latine d'Aurivill sur les fièvres intermittentes malignes. *Qui ad morborum autem veram sub artis exercitio elucentem affinitatem, magis attenderit, intermittentis præferet nomen, aut remittentis saltem approbato nomine, distinctum rejiciet genus.*

(2) *Hist. hepat. pars tert.* fol. 751.

vomissemens, etc. (1). On a vu une intermittente syncopale avec le type quotidien (2).

XXIII.

Les médecins, frappés de l'anomalie et de l'étonnante variété des symptômes dont s'accompagne la fièvre ataxique intermittente, ont cherché de tous les temps à les ramener à des théories physiologiques. C'est ainsi, par exemple, que le célèbre praticien de Modène, les rapporte à deux états très-distincts de l'économie vivante, celui de la *colliquation*, et celui de la *coagulation*. Le premier état comprend la cholérique ou dysentérique, l'hépatique, la cardiaque, la diaphorétique et la syncopale; le deuxième comprend l'algide et la soporeuse. Grimaud accommodant ces idées de Torti à une autre hypothèse, a considéré ces mêmes symptômes comme dépendant les uns d'un état dominant de condensation ou de spasme, les autres d'un état d'expansion ou d'atonie. Baldinger, au contraire, abjurant tout

(1) *Observ. medecinal. singul. lib.* 1. *de febr. observ. XII.* Voyez encore Torti, *Therap. spec.* lib. 3. cap. 6. Lautter. *Hist. medic. bienn. rural.* fol. 155. Charles Pison. *Select. observ. et consil. etc.* fol. 447.

(2) *Modai. Abdandlung von den Wechselfiebern.* §. 157.

esprit de systême et s'éclairant des découvertes modernes, avoit envisagé les symptômes par lesquels s'exprime la malignité dans les fièvres, comme des lésions plus ou moins profondes des principales facultés de la force vitale (1). Nous marcherons sur les traces de cet auteur, et étendant ses idées, nous appliquerons sa méthode à l'étude des phénomènes dont se constituent les ataxiques intermittentes. Adoptant pour cet objet les belles divisions établies par le professeur Chaussier (2), nous considérerons les spasmes, les convulsions, les tremblemens, la paralysie des membres, et sur-tout des sphincters, comme le produit d'une augmentation ou d'une diminution excessives des principaux modes de la motilité; le délire, la stupeur de l'ame, l'affoiblissement de la mémoire, les défaillances, les douleurs cardialgiques, l'oblitération de la vue, de l'odorat, de l'ouie, etc., comme des atteintes graves portées à la sensibilité. Enfin, les altérations diverses de la caloricité animale, se montrent évidemment par ce froid glacial qui caractérise l'algide pernicieuse; par cette ardeur brûlante de l'estomac, ainsi que par cette

---

(1) *Opuscula medica.*

(2) Table synoptique des propriétés caractéristiques et des principaux phénomènes de la force vitale.

chaleur âcre et mordicante qui s'observe dans d'autres variétés de l'ataxique intermittente. Pour mieux se convaincre de la possibilité et des avantages de cette application de la physiologie à la contemplation des maladies (que je me contente d'indiquer), il suffit d'examiner ce qui se passe dans les fièvres syncopales. Ici les phénomènes de la motilité, de la sensibité et de la caloricité, semblent se suspendre à la fois. La chûte de la tonicité se reconnoît à l'état souple et flasque de la peau; l'altération de la myotilité à la flexibité des articulations, à l'interruption spontanée et générale du mouvement de tous les membres; etc. En troisième lieu, l'apperceptibilité est nulle et comme ensevelie sous une multitude de résistances. Enfin, la surface extérieure du corps se couvrant d'une sueur visqueuse, se réfroidit plus ou moins (1), etc.

Étendant plus loin nos vues, nous serions

---

(1) *Syncope affici dicuntur, qui variis ex causis, tum externis tum internis subito concidunt; cum virium jactura summa pulsus et respirationis, si non omnimoda suppressione, notabili tamen obscuratione et imminutione, sensus item et motus interceptione, sudoris etiam frigidi hinc inde in corporis ambitu eruptione, adeoque actionum omnium, animalium, vitalium et naturalium læsione manifestâ.* Jo. Lud. Apini. *Dissert. medic. inaug. de syncope.*

fondés, en outre, à distinguer les variétés de la fièvre ataxique intermittente, d'après le siége qu'elles occupent en deux ordres parfaitement séparés. Dans le premier, nous rangerions la cholérique, l'hépatique, la cardialgique et la diaphorétique, qui frappent d'une manière spéciale les fonctions dont se compose la vie purement organique de l'individu, telles que la faculté digestive, les secrétions et les excrétions, etc.; et dans le deuxième ordre, nous placerions la syncopale, la délirante et la léthargique, où, par un effet d'une lésion plus prononcée des nerfs et du cerveau, la vie de relation est en quelque sorte plus directement menacée.

Il y a néanmoins une connexion si intime entre tous les phénomènes de l'économie vivante, que les désordres qui se manifestent dans chacun d'eux, co-existent le plus souvent pour donner naissance à la même affection, et si la pensée isole ces phénomènes par l'analyse, c'est pour mieux saisir leur caractère et le mode d'altération qui leur survient.

X X I V.

En nous occuppant ainsi de la nature des intermittentes qui marchent avec un appareil de symptômes graves et rapidement funestes,

nous remarquerons que la dénomination de *malignes* qui leur est communément attribuée par les pathologistes, est trop vague et trop indéterminée, parce qu'elle est journellement appliquée à des maladies d'un genre différent (1). La dénomination d'*ataxiques*, que Selle avoit déjà imposée aux fièvres continues de ce caractère, et que le professeur Pinel a adoptée pour celles dont il est ici question, nous a paru plus propre à exprimer la confusion, le trouble, et le génie opposé des symptômes dont elles se composent. En effet, si la fièvre est éminemment nerveuse, n'y observe-t-on pas quelquefois à côté du calme apparent et insidieux du système vasculaire, une sorte de précipitation dans les phénomènes de la motilité qui se manifeste par des convulsions fortes, fréquentes et soutenues ? N'y voit-on pas une sécrétion désordonnée de la bile, à

(1) *Iis nempe non vivimus temporibus, quibus maligni nomine incognitos quosque morbos periculosos et lethales, non benè exploratos, includere solebant medici vulgares, ut titulo saltem morbi experientiam præ se ferrent.* Sam. Aurivillii. *Dissert. de febrib. intermitt. malign.* fol. 8. *Esta voz* Malignidad, *refugio de ignorantes que ha producido muchos perjuicios, etc.* Amar. *Instruccion. curativa de las calenturas, etc.* pag. 78.

côté d'une secrétion bien ordonnée des urines? Un assoupissement profond remplacé par des insomnies opiniâtres, la sécheresse de la langue avec le manque de soif, une chaleur âcre et brûlante dans certaines parties, un froid glacial dans d'autres, un délire gai au moment où la vie est le plus en péril, le passage brusque de l'indifférence du malade sur son état, à des pressentimens sinistres qui ne cessent de l'épouvanter? Mais ce que personne ne me paroît avoir assez examiné, c'est l'opposition des symptômes avec des remèdes qui semblent devoir les combattre, tels que le danger de la saignée au milieu de l'irritation la plus inflammatoire du systême (Home); celui des émétiques et des purgatifs, dans des vomissemens d'une matière dépravée ou dans des flux analogues (Werlhof); le danger des acides au milieu de la plus effrayante septicité (Ludwig). Quelles fautes ne commet point ici le médecin vulgaire trop habitué à interpréter la nature d'après les phénomènes les plus apparens?

X X V.

Au surplus, la suspension simultanée de tant de symptômes divers qui marchent constamment subordonnés au génie intermittent

de la fièvre, qui se déclarent, croissent ou décroissent avec son période de récrudescence ou d'abaissement, est très-propre à combattre l'idée de Bordeu qui, ne rapportant point les phénomènes de la malignité à une seule et même cause, les considéroit, au contraire, comme le fonds et le résultat de plusieurs maladies (1), luttant ensemble contre la vie, et frappant à la fois tous les systêmes et toutes les parties de l'organisation. En effet, quelque peu de liaison que la nature semble mettre dans l'appareil des mouvemens qui sont le produit de ses résistances et de ses efforts, les paroxysmes qu'elle suscite à des temps déterminés, annoncent qu'elle ne cesse de tendre vers un but unique, qui est celui de la guérison.

X X V I.

C'est un des caractères les plus constans des fièvres ataxiques intermittentes, d'exposer les individus qu'elles attaquent à des rechûtes réitérées, lors même qu'elles sont combattues par les moyens les plus énergiques. C'est à l'expérience à confirmer par des faits plus nombreux,

---

(1) *Recherches sur l'état du pouls considéré, par rapport aux crises.*

l'observatoin aussi belle qu'importante du célèbre Werlhof, d'après laquelle il conste que ces rechûtes ont lieu le plus ordinairement dans les semaines paroxystiques.

XXVII.

Les ravages prompts et étendus de ces sortes de fièvres, dans les saisons et les climats où elles se développent avec le plus de facilité, ont fait soupçonner à quelques praticiens qu'elles pouvoient être de nature contagieuse. Raymond observe que cette assertion est sans aucune espèce de fondement solide; car les individus qui prennent soin des malades, qui ont avec eux le commerce le plus intime, qui couchent dans le même lit, n'en sont point atteints s'ils n'ont déjà reçu l'infection extérieure qui produit seule la maladie. Les femmes même qui en sont attaquées, allaitent leurs enfans sans aucun danger pour eux. Raymond continue de remarquer que ce qui a donné lieu à cette méprise, c'est qu'à Middelbourg, par exemple, et dans toute la Zélande, où ces fièvres sont comme endémiques, les mêmes causes agissent sur un grand nombre d'individus à la fois, n'épargnant ni âge, ni sexe, ni aucune condition de la vie, au point que des familles entières en sont fréquemment attaquées, et

peuvent à peine se prêter des secours l'une à l'autre (1).

XXVIII.

Les ataxiques intermittentes diffèrent des intermittentes ordinaires désignées le plus souvent sous le titre de *benignes* ou d'*anomales* (2), non-seulement par la gravité, mais encore par la dissonance et le peu de rapport des symptômes entr'eux. C'est sur-tout une remarque très-judicieuse de Mercatus, que les trois périodes du paroxysme s'y exécutent d'une manière moins uniforme et moins régulière. La fièvre trompe les regards de l'observateur en déclinant quelquefois dans le temps où devoit se faire son augmentation; quelquefois aussi elle prend un nouvel accroissement, lorsqu'elle est parvenue à son état, et qu'on s'attend à la

---

(1) *Hoc primo certum est, ut jam monui, morbum non esse contagiosum; nam fœminæ lactantes infantem suum durante morbo toto, si modo lactis copia suppetat, sine noxa nutriunt, quod communi apud nos praxi confirmatur; neque qui eodem in lecto cum ægrotis commorari coguntur, aut aliud intimum commercium habent, præter curæ incommoda ullum abinde morbum lucrantur.* Jo. Raymond. *Dissert. exhib. descrip. febr. intermitt. autum. Quotannis Mittelburgi et in vicinis Zelandiæ Batavæ locis grassantium.* 1767.

(2) Lautter. *Hist. medic. bienn. Morbor. rural.*

voir s'amortir; souvent enfin elle tombe subitement pour se relever ensuite avec la même promptitude.

X X I X.

L'ordre des fièvres adynamiques étant le plus voisin de celui des ataxiques, et les phénomènes qui appartiennent à chacun d'eux se compliquant dans le plus grand nombre des cas, il est avantageux de les séparer les uns des autres par le secours de la méthode analytique, à l'imitation de la savante école de Goëttingue, afin d'en conserver une idée claire et distincte. C'est ainsi qu'il faut regarder les diarrées fétides, les hémorragies diverses sans soulagement, la flaccidité des membres et la perte du mouvement, les meurtrissures, les gangrènes qui surviennent aux extrémités, etc. comme appartenant spécialement à l'ordre des fièvres adynamiques, tandis que les agitations, la stupeur, la subversion des facultés mentales, les délires, la perte de la mémoire, le trouble des sens, la voix aiguë et rauque, les gesticulations des mains, les spasmes, les convulsions, etc. sont des signes propres et caractéristiques des fièvres ataxiques (1). Les solutions même de ces deux sortes d'affections sont

(1) Lisez pour les signes qui constituent la véritable

essentiellement différentes, ainsi que le remarquent judicieusement Baldinger (*Opuscula medica*), et le professeur Pinel (*Nosographie philosophique*). On sait, en effet, qu'au lieu des crises qui jugent ordinairement les fièvres adynamiques, les ataxiques proprement dites sont quelquefois terminées par des métastases vers les articulations et les glandes, par des lésions plus ou moins durables de la sensibilité dans le système cutané, par l'affoiblissement de la vue, du goût, de l'odorat, de l'ouie, etc. On peut donc établir comme une proposition générale que les fièvres adynamiques portent plus particulièrement le désordre dans les phénomènes qui tiennent à la motilité, et que les fièvres ataxiques tendent spécialement à altérer la sensibilité.

Hippocrate avoit sur-tout approfondi les signes distinctifs de ces dernières fièvres, et il seroit difficile d'en citer un seul qui ait échappé à son attention ; les symptômes les plus légers en apparence, et presque toujours méconnus par le médecin peu exercé, tels que l'abatement extrême, les terreurs imaginaires, la physionomie taciturne, l'air méditatif, la tranquil-

---

malignité dans les fièvres, la thèse contenue dans la collection de Stahl qui a pour titre : *Disput. medic. patholog. pract. de malignitatis præcipuæ febrilis, indole, etc.*

lité du malade en contraste avec ses habitudes ordinaires, etc. ont été souvent pour lui le sujet des pronostics les plus fâcheux.

X X X.

Une ligne de démarcation non moins sensible, me paroît exister entre les ataxiques intermittentes, et les ataxiques continues, malgré qu'il soit très-difficile de la déterminer. Quoique ces deux genres de fièvres ne paroissent différer, au premier aspect, que par leurs effets périodiques ou permanens; quoiqu'elles se manifestent par les mêmes symptômes et se chargent des mêmes épiphénomènes, il semble cependant qu'il n'y ait point une discordance aussi frappante dans les élémens dont se composent les ataxiques à type intermittent. Les mouvemens de la nature y sont plus liés dans le temps des accès ou des reprises, et tendent d'une manière plus directe à vaincre la cause formelle de la maladie. Quelque formidable que soit l'appareil de leurs symptômes, on n'y observe pas en général ce pouls naturel qui caractérise particulièrement certaines ataxiques continues, et regardé avec raison comme un des accidens les plus pernicieux, en ce qu'il annonce, suivant la pensée d'un praticien célèbre de nos jours, « une séparation

» si parfaite des forces du principe de la vie » dans les organes qui sont principalement af- » fectés, que l'irritation ne s'étend point au » systême artériel (1) ».

Il est d'ailleurs hors de doute que l'économie animale est moins radicalement énervée dans les ataxiques intermittentes. C'est ce que prouve l'efficacité du quinquina dans leur traitement, lorsque son emploi est si souvent incertain contre les ataxiques continues. Ce n'est donc pas sans motif qu'on a présenté ces dernières fièvres comme un triste témoignage de l'insuffisance de notre art, tandis que celles dont je traite démontrent évidemment ses ressources.

XXXI.

Après avoir établi les différences qui existent entre les intermittentes ataxiques et les intermittentes bénignes ou anomales, entre les adynamiques et les ataxiques, entre celles de ce dernier ordre qui sont continues, et celles qui suivent le type intermittent, nous devons fixer nos regards sur les complications variées que celles-ci peuvent manifestement subir ; car on a vu, d'après les tableaux que nous en avons donnés en commençant cette Dissertation,

(1) Nouveaux Élémens de la science de l'homme.

qu'elles ne se montrent pas toujours simples à l'observation du médecin. Il n'arrive que trop souvent, dans les épidémies par exemple, qu'indépendemment des symptômes qui constituent leur propre essence, elles se chargent de quelques symptômes secondaires qui appartiennent au genre des rémittentes putrides. C'est ce qu'à prouvé l'histoire des fièvres rapportées par Lancisi, Richa, etc.

Mais pour nous éclairer complètement sur la nature de ces maladies, il importe d'avertir que les phénomènes adynamiques prédominent quelquefois sur les phénomènes ataxiques. On s'en convaincra aisément, si on se rappelle l'épidémie qui régna à Copenhague en 1652, et dont Thomas Bartholin nous a conservé la relation (1).

On y remarquoit sans doute un délire continuel et des céphalalgies intolérables ; mais il se manifestoit à un plus haut degré encore des taches pétechiales qui paroissoient à chaque accès et s'éclipsoient à chaque intermission ; des diarrées excessivement débilitantes, des abcès, etc. La dissection des cadavres montroit en outre l'estomac et le duodenum affectés de gangrène. Une fièvre

(1) *Hist. anat. rar. cent.* 11. Hist. LVI.

entièrement semblable sévissoit à Leyde en 1669. Les désordres nerveux étoient peu remarquables à chaque paroxysme ; mais Sylvius de Leboë qui la raconte, fait mention de taches livides sur la peau, d'hémorrhagies qui avoient lieu par le nez et les veines hémorrhoïdales, d'urine fétide, etc. (1).

Il est évident que l'histoire de ces dernières fièvres rentre spécialement dans la théorie des adynamiques à type intermittent ou rémittent. Beaucoup d'auteurs néanmoins semblent les confondre avec les fièvres dont nous traitons. Selle lui-même n'a-t-il pas placé les intermittentes ataxiques dans le genre des intermittentes bilieuses putrides (2) ?

XXXII.

Il est un autre cas de complication de ces fièvres, sur lequel je pense qu'il n'est pas moins utile d'attirer l'attention, c'est celui où une intermittente ordinaire se combine avec la fièvre vulgairement dite *putride-maligne*. C'est ce cas qu'a voulu relater Ruecker dans une thèse qu'il a soutenue à ce sujet (3).

---

(1) *Prax. med. appen.* Tract. X.

(2) *Rudimenta pyretologiæ.* Fol. 350.

(3) *De febr. intermitt. complicatione cum malignâ casu quodam illustratâ.* Christianus Zacharias Ruecker,

Un jeune homme âgé de près vingt ans, d'un tempérament bilieux et mélancholique, éprouvoit les accès d'une tierce très-régulière dans son invasion et dans son cours. Il est probable que cette maladie auroit eu sa terminaison ordinaire, sans un accident malheureux qui vint accabler le malade au moment où il étoit encore dans le chaud de la fièvre, et que la sueur alloit commencer. Ce dernier symptôme se continua la nuit et le jour suivant, qui étoit celui de l'intermission. Dès-lors le malade se plaignit d'un spasme dans toute la périphérie du corps, d'anxiétés à la région précordiale, d'une prostration considérable des forces; le délire survint; l'appétit qui s'étoit assez bien conservé pendant que la tierce étoit seule, disparut entièrement. Pouls débile, perte de la mémoire, céphalalgies, selles fétides, cardialgies, respiration luctueuse. Le col se couvrit d'efflorescences et de petites taches d'un rouge obscur. On appliqua les vésicatoires; on administra les acides et les toniques; les signes de coction parurent le onzième jour par l'inspection des urines. La solution de la maladie eut lieu le quatorzième. La fièvre tierce qui avoit parcouru régulièrement ses périodes, cessa aussi à la même époque; mais cette dernière ayant réparu quelques jours après, sans complication, parce

que le convalescent fit un écart de régime, elle céda de nouveau à des remèdes appropriés.

Cette circonstance alléguée par Ruecker, n'est pas aussi rare qu'on le croit. La fièvre de Hongrie, décrite par Sennert, n'est, suivant la remarque de Pringle, qu'une combinaison de la fièvre autumnale avec la fièvre d'hôpital (1). Est-il étonnant que ce phénomène se remarque dans un pays très-marécageux où des nuits excessivement froides succèdent a des jours excessivement chauds? Ces mélanges d'affections doivent aussi s'observer dans nos hospices où des individus, déjà atteints de la fièvre intermittente, viennent vivre dans une autre sphère de contagion non moins active.

On voit d'après cela combien la méthode de l'analyse est avantageuse pour débrouiller le cahos où nos livres de pyrétologie jettent à-la-fois les maîtres et les disciples. Stoll, dont le nom célèbre s'offre naturellement à moi, quand il s'agit de désigner ceux qui ont le plus perfectionné la doctrine des maladies aigues; Stoll, dis-je, s'est plaint expressément de cette confusion embarrassante. Il avoit vu que des maladies marquées par le même nom, quoique essentiellement différentes, trompoient souvent le médecin en se masquant par

---

(1) *On the diseases of the army.*

des symptômes identiques et communs. Il avoit vu, enfin, qu'en leur appliquant la même méthode curative, le malade ne tardoit pas à souffrir d'un mauvais système de classification (1).

XXXIII.

Du diagnostic des ataxiques intermittentes. On a dit avec raison que les faces très-variées qu'empruntent ces fièvres, les rendent généralement très-difficiles à réconnoître; surtout par la tendence qu'elles ont à s'éloigner du type de l'intermittence, pour prendre la forme des continues. Il est rare, sans doute, qu'on se méprenne, si un paroxysme évident a précédé, si les deux qui suivent sont annoncés par le frisson ou par une sorte de *rigor*, si l'urine est tant soit peu briquetée, etc. Mais s'il n'y a aucun de ces signes, et si le médecin ne peut observer la fièvre dès son début, il doit rester dans l'incertitude, et ne pas se presser de définir la maladie d'après des commencemens qui sont communs à d'autres. Il

---

(1) *Methodum enim medendi eandem sæpenumerò diversissimis febribus, sed eodem vocabulo insignitis, quasi semper eidem morbo adaptant. Tunc malam docentis divisionem æger immeritus luit. Ratio medendi. pars. 11. cap. 10.*

est fondé néanmoins à conjecturer son existence d'après les notions qu'il a acquises sur l'épidémie régnante. La célérité des changemens qui s'opèrent dans le mode de la rémission ou dans celui du renouvellement de l'accès, n'est pas moins propre aussi à éclairer sur son caractère pernicieux (1).

XXXIV.

Pour se faire un dignostic certain dans l'étude des ataxiques intermittentes, il est utile de comparer souvent les descriptions exactes que nous en avons avec les affections qui leur sont plus ou moins analogues. C'est faute de s'être aidé de ces rapprochemens lumineux, que Morgagni, par exemple, paroît avoir établi une similitude parfaite entre l'intermittente comateuse décrite par Morton et Torti, et la soporeuse des veillards; quoique, sous plusieurs rapports, ces deux fièvres

(1) *Ex binis vero accessionibus attentius observatis, haud dubiè colligi potest morbi indoles; videlicet ex remissionis modo et novæ pariter accessionis, quarum utraque et subitanea magis, et evidentior, à mutationibus lentioribus malorum æque gravium in remittentibus cæteris sese distinguit.* Sam. Aurivillii. *Dissert. de febrib. intermitt. malig.* fol. 8.

doivent être distinguées l'une de l'autre (1). Aussi Leroy, éclairé du flambeau de ses propres observations, a-t-il cherché à fixer les différences qui les séparent.

1°. *D'après leur nature.* Selon cet auteur, la fièvre désignée communément sous le nom de *fièvre maligne* ou de *fièvre soporeuse* des vieillards, est sporadique dans tous les cas. La pernicieuse carotique n'est sporadique, au contraire, que dans les lieux mal-sains et exposés aux influences des émanations marécageuses. Ailleurs elle suit les épidémies des fièvres intermittentes.

2°. *D'après les redoublemens et les accès.*

---

(1) *Nec vero si æger non senex sit, ejusmodi febris immunem fore, credito propterea quia doctis viris ipsam nunc placeat* febrim intermittentem senum soporosam *vocare. Etsi eâ ætate sæpius contingit et septuagenario erat major tum cardinalis de quo modo dictum est, tum generosus comes M. Ant. Trento, quem annis ante eum quinque ab eadem febri periclitantem eodem remedio curaveram, eorum neutro, quod minus frequens est, in febrim recidente; tamen et mortonus puerum duocennem et tortus puellum teneræ ætatis, nedum alium in medio adolescentiæ cursu his, quas* lethargicas *appellabat, febribus laborantes proposuere.* De Morb. sed. et caus. *tom. III. epist. XLIX.* fol. 17. Etmuller n'a-t-il pas manifestement confondu le cholera-morbus avec la tierce cholerique, lorsqu'il a dit de cette première maladie : *Periodum observat. tertianariam?*

Dans la soporeuse des veillards, les redoublemens sont marqués par un simple réfroidissement des membres supérieurs et inférieurs, et on n'y remarque aucun frisson. Dans l'intermittente carotique, les accès commencent d'ordinaire par le frisson.

3°. *D'après leur marche.* La marche de la première est moins vive que celle de la seconde, et son type a paru constamment être continu.

4°. *D'après l'état du pouls.* Dans la soporeuse des vieillards il est petit, inégal et foible. Dans la pernicieuse intermittente, il a cette force et cette plénitude qui se remarque dans l'apoplexie.

Je pense du reste que ce dernier signe pris de la manière d'être du pouls, ne sauroit avoir la certitude des précédens, puisqu'on n'ignore pas que dans la comateuse intermittente, les désordres de la circulation sont sujets à des anomalies fréquentes.

Peut-être l'action du quinquina qui, d'après l'aveu des praticiens, est bien plus efficace dans cette dernière fièvre que dans la soporeuse des vieillards, forme-t-elle un caractère qui ne doit pas être négligé.

XXXV.

On voit par ce que j'ai exposé, combien

sont fondés en raison les auteurs qui conseillent d'isoler et de distinguer les fièvres, non-seulement d'après les symptômes qu'elles manifestent, mais même d'après le traitement qu'elles exigent; et qu'ainsi que l'a fort sainement remarqué le médecin que je viens de citer, c'est véritablement perfectionner l'art que d'en tracer continuellement des descriptions séparées.

XXXVI.

La nécessité de varier ou de modifier les procédés de l'art, toutes les fois que la fièvre ataxique intermittente tend vers le type continu, a dû faire rechercher attentivement les signes qui indiquent cette dégénération. On doit la présumer:

1°. *Relativement à son invasion.* Si elle se fait sans ou avec presque point de frisson, ou si elle se manifeste par un sentiment de chaleur.

2°. *Relativement aux accès.* S'ils vont en augmentant de force et de durée; si l'intervalle qui les sépare devient de jour en jour plus court.

3°. *Relativement à l'intermission.* Si pendant qu'elle a lieu, on observe du désordre dans le pouls, une aridité mordicante à la peau,

la sécheresse de la langue, de l'altération, de la soif, des agitations, des céphalalgies; en un mot, tous les signes qui annoncent la disposition du système à un état d'irritation inflammatoire.

4. *Relativement aux excrétions.* Si l'urine est en petite quantité, si elle est rouge ou saffranée.

5°. *Relativement aux fonctions du sensorium.* Si le délire survenu dans le paroxysme, persiste après ce même paroxysme, pendant que la fièvre diminue et s'affoiblit.

6°. *Relativement à l'état de certains organes.* S'il se manifeste dans l'intérieur de la bouche du malade des ulcérations croûteuses qui gênent la déglution, et si à cet accident, se joignent un pouls petit, une voix aiguë, le hoquet, etc.

7°. *Relativement à la nature des symptômes.* Tous les symptômes familiers aux ataxiques continues, doivent être regardés comme des signes indicateurs de la tendence de la fièvre vers le type de continuité.

XXXVII.

Mais souvent cette conversion de la fièvre en continue se fait d'une manière brusque et inespérée; ou souvent même elle a fait trop

de progrès pour que le médecin puisse sur-le-champ la reconnoître. Alors sans doute il doit être attentif à épier jusqu'au moindre phénomène. Alors, comme le dit Voulonne (1), le simple réfroidissement de quelques parties, la pâleur de la face, des quintes de toux qui surviennent inopinément, un pouls qui devient petit, fréquent et concentré, des bâillemens, des pendiculations, le renouvellement d'un simptôme particulier, d'une douleur de tête ou d'une sensation de cardialgie, etc. des urines avec sédiment, etc. Le plus léger trait enfin suffit pour la faire soupçonner; quelquefois même on peut établir son opinion d'après la seule inégalité de la marche de la fièvre, surtout si elle se montre plus intense dans le moment où elle avoit coutume d'avoir lieu. Cette remarque est majeure, parce qu'elle sert à déterminer si l'écorce fébrifuge peut être administrée avec espoir de succès.

XXXVIII.

Du pronostic dans les ataxiques intermittentes. Dans ces sortes de fièvres, il faut asseoir le pronostic, non-seulement sur la considération des symptômes qui se manifestent à

(1) *Mémoire sur les Fièvres intermittentes.*

chaque accès, mais encore sur le caractère particulier de chaque intermission.

Si la fièvre se montre sous le type de double-tierce, il faut, selon la remarque de Leroy, avoir égard aux paroxysmes qui se correspondent de deux jours l'un.

X X X I X.

Les symptômes majeurs qui caractérisent chaque variété de la fièvre ataxique intermittente, portés au plus haut degré, sont ordinairement suivis de la mort, s'ils ne sont arrêtés par les moyens de l'art habilement dirigés. Mais leur danger est plus manifeste encore s'ils ne diminuent point ou s'ils augmentent même à mesure que la fièvre s'affoiblit, ou s'ils persistent après qu'elle a disparu.

X L.

Les anciens qui étoient si avancés dans la connoissance du pronostic, n'ont pas manqué de noter dans leurs écrits comme des signes d'un funeste présage, les vomissemens et les déjections de matière bilieuse (1), les flux hépa-

(1) *Si vomitus exigui biliosique fuerint, malum. Prorrhet. text. 36. Si vero vomitio fuerit porracea aut livida, nigra, quicumque ex his fuerit color, malum esse censendum est. Idem, text. 40. Alvi turbata erant*

tiques (1), atrabilaires (2), les cardialgies (3), les syncopes (4), le froid glacial des membres (5), les divers délires (6), les affections

---

biliosis, paucis, meris, tenuibus, mordacibusque et frequenter desidebant. In epid. com. 1. c. text. 25.

(1) *Si ex ventre tenuia non sentienti ægro exierint, se extra se non sit, malum; cujusmodi sunt quæ in hepaticis fiunt. Prorrhet. text. 78. Ventris valdè rubens profluvies, mala in omnibus morbis. Prorrhet. text. 2. Malum vero, ventris valdè rubens profluvies, eoque magis, si hepatis vitio, ut in hepaticis fit, tales dejiciuntur. In coac. præs. text. 330.*

(2) *Dejectiones nigræ, qualis est sanguinis niger, sponte venientes, sive cum febre sive sine febre, pessimæ.*

(3) *In febribus circa ventriculum fortis æstus, et oris ventriculi dolor, malum. Aphor. 64. sect. 4. Stomachi dolor, cum hippochondrio contento, dolorque capitis, malignum. Prorrhet. text. 72. Dolores qui cum febre, fiunt circa lumbos, et inferas sedes, si præcordia attigerint, inferas relinquentes sedes, exitiales admodum sunt. Progn. lib. 3. Ex lumborum dolore ad os ventriculi recursiones febriles, cum horrore, aquosa, tenuia, et multa evomentes, mente aberrantes, voce privati, nigra vomentes, moriuntur. Prorrhet. text. 58.*

(4) *Qui frequenter ac fortiter absque causa manifesta exsolvuntur, derepente moriuntur. Aph. 44. sect. 2.*

(5) *Frigebant his multum extremitates, ac vix calor his revocari poterat. Epidem. lib. 1. text. 28. Refrigeratio autem si ita violenta fuerit, ut tota omninò refrigerentur corpora, indurescantque, extinctionis signum existit. Prorrhet. lib. 1.* Galen. *in com. 2. text. 5.*

(6) *In febribus insaniæ vehementes silente ægro, sed*

carotiques (1), quelque soit la maladie où ces phénomènes se présentent.

XLI.

En général, dans les fièvres ataxiques intermittentes, le danger doit moins s'estimer d'après le nombre des symptômes que d'après la gravité du symptôme prédominant.

XLII.

Lorsque le symptôme majeur qui caractérise chaque variété de la fièvre ataxique intermit-

---

non etiam privato voce, lethale. In coac præs. text. 65. Mente ob melancholiam aberrantibus tremores supervenientes maligni. Prorrhet. text. 14. Qui jam fractis viribus, delirant, pessimè habent. In coac. præs. text. 101. Extremæ partes undique subfrigidæ, aliquantum delirabat, omnium obliviscebatur, quæ locutus esset. In 3. epid. ægr. 13.

(1) *Nullus autem phreneticorum vehementer insanivit, ut in aliis, sed alia quidem veternosa in somnum delatione capite gravati moriebantur. In 3 epid. text. 20. Qui comate oppressi, ab initio exsudarunt leviter, urinis coctis ardentes citra judicium refrigescentes, brevibus intervallis, ardore redeunte, torpidi, oppressi comate, convulsione subinde capti, perniciosè habent. Coac. præs. text. 180. Quemadmodum somnus in accessionum declinatione, est utilis, si juvet ægrotum, ita si ipsum lædat, esse lethalem.* Galen. *in comm. aphorism. hipp.*

tente, a considérablement affoibli le malade, on doit présumer que la mort arrivera dans le paroxysme qui va se déclarer.

XLIII.

Toutes les fois que les fièvres ataxiques intermittentes ont été en augmentant de violence et de durée, et qu'ensuite il se manifeste soudain un redoublement caractérisé par des symptômes inattendus, tels, par exemple, que le réfroidissement subit des membres supérieurs et inférieurs, un regard éteint, une respiration luctueuse, des mouvemens convulsifs dans les doigts et les mains, etc. On doit juger que le malade perdra la vie durant le cours de ce même accès.

XLIV.

Les praticiens ont également observé qu'il est très-avantageux que durant le cours du paroxysme, le pouls se maintienne développé, et qu'il faut, au contraire, regarder comme des signes funestes, sa petitesse, sa fréquence, sa molesse, sa foiblesse et son inégalité.

XLV.

Mais c'est principalement dans les intermit-

tentes soporeuses, qu'un pareil phénomène est pernicieux, sur-tout si l'on s'apperçoit que le pouls devient plus mauvais à chaque paroxysme, et si en même temps l'assoupissement devient plus profond. Leroy remarque qu'alors on a tout lieu de croire que le malade succombera. Dans ces sortes de fièvres, le pouls qui conserve sa plénitude, n'annonce pas moins de danger (1).

X L V I.

D'après l'opinion de ce même auteur, et de tous ceux qui basent leur jugement sur le témoignage d'une expérience constante, il faut sur-tout redouter comme étant des signes indicateurs d'une mort prochaine, la respiration stertoreuse et embarrassée, la paralysie des muscles de la déglutition, les mouvemens convulsifs de ceux de la face et de ceux qui servent à mouvoir la tête, la tuméfaction des parotides, le froid permanent des extrémités, et spécialement le vomissement atrabilaire, symptôme auquel Hippocrate attachoit un si grand danger, la chûte et le tremblement de la

(1) *When drowsy lethargick symptoms come on (the pulse), often resembles that of a person in full health, though the sick is in the utmost danger.* Cleghorn. Observat. on epid. dis. in minorca.

mâchoire inférieure, la lividité des ongles et des lèvres, etc.

XLVII.

Le danger des fièvres ataxiques intermittentes croît également, en raison directe de leur tendance vers le type de continuité.

XLVIII.

Quelques observateurs signalent comme très-suspecte la tierce ataxique où les jours impairs n'ont qu'un accès léger ou aucun accès, et qui a des paroxysmes très-violens les jours pairs (Torti et Cleghorn).

XLIX.

Les tierces ataxiques se changent quelquefois en quartes, et cette mutation est salutaire; car l'intermission de deux jours rend la fièvre moins dangereuse en elle-même. Cette mutation annonce seulement que la maladie sera longue; mais on doit redouter alors des affections chroniques des viscères du bas-ventre.

L.

Les individus pléthoriques et habitués à la

bonne chère, sont dans un plus grand danger. On a aussi constaté par l'observation, que les jeunes gens robustes étoient plus exposés à contracter la maladie, et se rétablissoient d'ailleurs plus difficilement que les vieillards et les cacochymes, chez lesquels le mouvement fébrile s'excite avec plus de difficulté (Raymond).

L I.

Causes prochaines des ataxiques intermittentes. On n'ignore pas que dans tous les temps les tentatives des médecins pour découvrir les causes prochaines des fièvres, n'ont enfanté que des théories ténébreuses. C'est à l'orgueil d'une fausse expérience qu'il faut attribuer ce que l'on a généralement écrit sur cet objet.

La saine physique doit rejetter tout ce que Mercatus a avancé sur l'épaississement, la ténuité, la condensation, la congélation, la concrétion et l'inégale effervescence des humeurs, considérées comme causes prochaines des fièvres ataxiques intermittentes.

Les efforts du savant Hérédia pour réfuter ou commenter les opinions de Mercatus, ne sont d'aucun profit pour la science, parce qu'à l'exemple de son prédécesseur, il a parlé le langage des écoles de son temps.

La dégénérescence des esprits animaux,

admise par Morton, n'est pas moins illusoire, et Torti lui-même ne nous paroît pas avoir entièrement répudié les obscures divagations des auteurs qui l'ont devancé, sur les causes prochaines des intermittentes pernicieuses.

Que penserons-nous de quelques modernes qui, rescussitant une hypothèse de Willis, depuis long-temps abandonnée, n'ont pas balancé à les rapporter au défaut, à l'excès, ou à des altérations du fluide nerveux?

Cet écrit n'admettant rien qui ne soit autorisé par les preuves de la démonstration la plus rigoureuse, il faut en bannir pareillement ces expressions vagues de *tension* et d'*oscillation*, augmentées des nerfs, dont plusieurs médecins ont fait dépendre les causes prochaines des fièvres appelées *malignes*. Ces termes hasardés ne sont propres qu'à donner des idées fausses de l'état pathologique du solide vivant, et sont d'ailleurs des cris de ralliement pour les systématiques qui ont tant retardé les progrès de la médecine.

Voulant donc éviter les écarts de tous ces auteurs qui ont trop sacrifié à leur goût dominant pour des spéculations vaines et gratuites, je me crois fondé à déduire les causes prochaines des fièvres ataxiques, soit continues, soit intermittentes, d'une altération plus ou moins profonde des trois propriétés caractéris-

tiques de la force vitale, telles que la motilité, la sensibilité et la caloricité. Ce que j'ai dit (à l'article XXIII), où j'ai fait l'application des notions physiologiques déjà acquises à la théorie de ces fièvres, peut être regardé comme une preuve décisive et irréfragable de mon assertion.

Tout systême de pathologie, pour offrir en effet quelque certitude, doit reposer sur la connoissance des phénomènes qui dérivent de ces trois propriétés, que je considère comme étant en quelque sorte les premiers élémens de la vie. C'est au retard et à la négligence qu'on a apporté dans leur étude, qu'il faut attribuer les erreurs qui ont si long-temps entravé la marche de l'art.

L I I.

Causes éloignées des ataxiques intermittentes. Peut-être n'avons-nous pas de matériaux suffisans pour donner une histoire complette de toutes les causes qui concourent directement à produire les nombreuses variétés de la fièvre ataxique intermittente. En général, les praticiens ne se sont point assez attachés à détailler les circonstances qui ont précédé les cas particuliers qu'ils ont observés. Les recherches faites jusqu'à ce jour, permettent

cependant d'établir quelques vérités générales propres à nous éclairer sur un point aussi important de l'histoire des maladies. Je me bornerai à les énoncer, en y ajoutant les preuves majeures qui les constatent.

L I I I.

PREMIÈRE PROPOSITION.

C'est un fait rigoureusement démontré par l'expérience et l'observation, que les exhalaisons marécageuses influent éminemment sur la naissance et le développement des ataxiques intermittentes.

REMARQUES. Il est inutile de prouver combien est dépourvue de fondement l'opinion de Vanelsacker qui, niant toute action de la part des causes extérieures, attribue l'origine de semblables fièvres, aux troubles, à l'interception de l'humeur transpiratoire, au vice des digestions et à la dégénération de la bile qui, par son acrimonie, tend à désorganiser les principaux viscères de l'abdomen. Il est évident que de pareils désordres ne doivent tout au plus être envisagés que comme des effets secondaires des influences pernicieuses que j'ai indiquées. Les recherches de l'immortel Lancisi ont refuté d'avance les doutes que l'on pourroit

élever sur mon assertion. Il suffira de rappeler ici que les ataxiques intermittentes des deux épidémies qu'il eut occasion d'observer, s'exprimoient avec des symptômes d'autant plus funestes, que les logemens des malades étoient plus voisins des lieux infectés (1). Ce même auteur a très-bien fait voir que les lieux de l'Italie exempts de ces sortes d'affections, étoient précisément ceux qui étoient à l'abri des miasmes exhalés par les eaux croupissantes et corrompues, et l'on sait que le desséchement des marais qu'il fit opérer dans les environs de plusieurs villes, suffit pour leur rendre la salubrité.

Zimmermann, dans son beau *Traité de l'Expérience* (2), rapporte ques les fièvres intermittentes se manifestent très-fréquemment dans la Suisse, le long des lacs, des étangs, etc. et qu'elles y prennent quelquefois le caractère le plus pernicieux. Il cite l'exemple d'une tierce maligne qui ravagea un bourg du canton d'Underwald, très-voisin d'un marais, et qui faisoit périr le malade au deuxième accès. Il allègue plusieurs autres observations

(1) *De noxiis palud. effluv. lib. 11.* Galien n'avoit pas méconnu cette puissante influence des marais sur la production des fièvres. *De febr. differ. lib. 1.*

(2) Tom. II, de la Traduction de Lefevre de Villebrune.

qui sont absolument conformes à cette dernière. Mais rien peut-être ne démontre mieux l'action délétère de ces sortes d'émanations sur l'économie du corps vivant, que ce que Lind a consigné dans son *Essai sur les maladies des européens dans les pays chauds* (1), au sujet d'un vaste et manifique hôpital qui avoit été construit dans le climat de la Jamaïque. Cette édifice étoit pourvu d'ailleurs de toutes les commodités nécessaires au rétablissement des malades.

« Malheureusement (dit-il) il fut bâti près » d'un marais, sur un terrein extrêmement » mal-sain. Qu'en arriva-t-il? c'est que les » fièvres les plus simples, les intermittentes » les plus bénignes, les indispositions les plus » légères, se changèrent souvent en fièvres » malignes, en flux de sang ou toute autre » maladie mortelle. On remarqua que la fièvre » jaune y dominoit presque toujours, et entraî» noit des pertes de sang considérables, par le » vomissement, les selles, et même tous les » pores de la peau, tandis que ce symptôme » ne se voyoit jamais chez les personnes qui » se trouvoient en pareilles circonstances et » obtenoient la permission de rester à leur

(1) Tome I. de la Traduction de Thion de la Chaume.

» bord. Le rétablissement des malades étoit
» long, pénible et incertain dans cet hôpital;
» le moindre écart ou la plus petite irrégula-
» rité dans le régime, déterminoient une re-
» chûte. Le flux ayant été arrêté pendant
» quelques jours, l'usage d'un aliment quel-
» conque, susceptible de se corrompre, suffi-
» soit quelquefois pour faire revenir la fièvre
» en très-peu d'heures, avec tous ces fâcheux
» symptômes. Dans certains cas, une seule
» écuellée de bouillon produisoit cet effet. On
» ne pouvoit pas dire que cela vint d'une
» source de contagion existante dans cet hôpi-
» tal, ou de ce que l'on rassembloit trop de
» malades dans les salles, puisque les mêmes
» accidens arrivoient lorsqu'il n'y en avoit
» qu'un petit nombre placé dans l'air le moins
» insalubre en apparence et les endroits les
» mieux choisis. La mortalité fut si prodigieuse
» dans cette maison, et sa cause si palpable,
» qu'on s'est vu contraint à l'abandonner. De-
» puis il a été remplacé par un autre élevé
» en meilleur air ».

Si je voulois grossir cette Dissertation d'une multitude de faits analogues, je pourrois puiser dans beaucoup d'auteurs qui, marchant sur les traces d'Hippocrate, ont si bien apprécié les influences de l'air, des eaux et des lieux; il me suffiroit même de jeter un coup-d'œil

sur la topographie médicale des départemens de la France, et sur l'Histoire physique des différentes contrées du globe; mais ces sortes de digressions m'éloigneroient trop de mon sujet; il est entièrement superflu de reproduire ici ce qui a été recueilli dans tant d'autres ouvrages, et d'insister encore sur des vérités qui trouvent aujourd'hui si peu de contradicteurs.

Contentons-nous seulement d'observer que les fièvres ataxiques intermittentes qui règnent à la Salpétrière, doivent indubitablement leur naissance aux émanations putrides de l'égoût que l'on apperçoit au bas de ses murs du côté du nord, et qui va se mêler avec les eaux de la Bièvre. Ceux qui ont pratiqué la médecine dans cet hospice, savent que c'est spécialement sur les femmes qui habitent la portion du bâtiment que je désigne, que les fièvres dont il s'agit exercent leurs ravages.

Le plan de travaux proposé dans le temps par le citoyen Hallé, au sujet des changemens à faire dans la disposition du lit et des canaux de la rivière des Gobelins (1), contient des vues qui seroient très-propres à réprimer ces

(1) Voyez son Rapport sur l'état actuel des eaux de cette rivière. *Mémoires de l'ancienne Société de médecine*. tom. X, publié par l'École de santé de Paris.

funestes influences, et tout bon citoyen doit former des vœux pour qu'il ne tarde pas à être exécuté.

Les projets louables de Boncerf, de Saint-Victor, etc. n'étoient donc pas moins avantageux à l'art de guérir qu'à l'agriculture (1). Dans tous les temps, du reste, on a senti combien le voisinage des eaux stagnantes contribuoit à la production des maladies, et rien n'étoit plus sage que cette loi ancienne qui affranchissoit de tout impôt celui qui parvenoit à opérer le desséchement d'un marais.

L I V.

DEUXIÈME PROPOSITION.

Les observations les plus authentiques ont également fait voir que le temps de la nuit, la saison de l'été, et sur-tout celle de l'automne, favorisent particulièrement l'action des vapeurs marécageuses dans la production des ataxiques intermittentes.

REMARQUES. Lancisi avoit parfaitement

---

(1) *Mémoires de la Soc. roy. de médecine*, 1786. On y lit le Rapport fait par Mauduyt, Tillet, Hallé, Fourcroy, Vicq-d'Azir et Saillant, sur le projet de Boncerf relatif au desséchement des marais.

observé cette plus grande activité des émanations marécageuses, qui augmentent aussitôt après le coucher du soleil, et il a donné une excellente explication de ce phénomène, quoiqu'à l'époque où il a écrit, on manquât encore des données nécessaires pour saisir toutes les causes qui favorisent l'affinité réciproque de l'air et de l'eau, et l'ascension des miasmes dont ce premier est le véhicule. Il prétend qu'alors ces émanations sont moins écartées dans la masse atmosphérique. Rien ne s'accorde mieux avec les notions des physiciens modernes. Aucun d'entr'eux ne conteste aujourd'hui que le point de saturation de l'air (qui tend continuellement à dissoudre l'eau corrompue des marais) ne s'élève ou s'abaisse à proportion que sa température s'accroît ou diminue. La retraite subite d'une certaine quantité de calorique, doit, en conséquence, occasionner le rapprochement des miasmes, et rendre, par ce moyen leur influence plus énergique.

Sans nous livrer, du reste, à des développemens plus étendus, nous pouvons avancer que le fait énoncé dans notre proposition, se vérifie constamment à l'hospice de la Salpétrière. Si l'on se transporte à diverses heures près de l'égoût où stagnent les ordures et les immondices de cette vaste maison, on se convaincra que l'odeur qu'il exhale n'est jamais plus infecte

qu'à l'entrée de la nuit, ou même lorsqu'elle est un peu avancée. Le professeur Pinel avoit fait cette observation long-temps avant nous.

Lancisi ajoute que l'état de sommeil qui, durant la nuit, surprend quelquefois les voyageurs dans les lieux mal-sains de l'Italie, les dispose particulièrement à recevoir l'impression des miasmes, soit à cause de l'inertie des muscles, soit à cause du mouvement rallenti du sang dans la circulation, ce qui amène nécessairement la foiblesse de la réaction.

Ce célèbre médecin avoit également remarqué que les températures de l'été et de l'automne étoient les plus favorables à la décomposition des substances animales et végétales ; et il est inutile de dire que les registres des hôpitaux prouvent que c'est sur-tout dans ces deux saisons que les fièvres ataxiques intermittentes se montrent avec le plus de fureur. Nous transcrirons néanmoins un nouveau passage de l'ouvrage de Lind déjà cité, parce qu'il confirme d'une manière démonstrative ce que nous venons d'avancer.

« En 1766, seize familles protestantes fran- » çaises, composées de soixante personnes, » furent envoyées aux frais du Gouvernement » anglois à la Floride occidentale ; on leur » assigna un terrein situé sur le côteau d'une » montagne environnée de marais, vers l'em-

» bouchure de la rivière Scambie. Ces nou-
» veaux planteurs débarquèrent en hiver, et
» continuèrent à se bien porter jusqu'à la sai-
» son dangereuse qui a lieu dans ce pays en
» juillet et août. A cette époque, huit habi-
» tans d'une ville voisine (c'est de l'un d'eux
» que je tiens ces détails) vinrent à cet éta-
» blissement solliciter des voix pour l'élection
» d'un représentant dont on alloit s'occuper
» dans l'assemblée générale de cette province.
» Quoiqu'ils n'y eussent passé qu'une nuit,
» chacun d'eux essuya une fièvre intermit-
» tente très-violente. Celui qui aspiroit à être
» représentant et un second en furent les vic-
» times. Le jour suivant, sept autres per-
» sonnes se rendirent dans la même vue, à
» cet endroit mal-sain; mais en étant parties
» avant la nuit, elles furent assez heureuses
» pour éviter le sort des premières, et conser-
» vèrent leur bonne santé. La fièvre qui a
» coutume de sévir tous les ans dans ce cli-
» mat, fut si fatale pendant ce mois aux Fran-
» çais établis sur ce canton, que de soixante
» qu'ils étoient, il n'en resta pas plus de qua-
» torze. Ceux même qui survécurent à cette
» épidémie, se virent très-malades en sep-
» tembre et en octobre suivans (1) ».

(1) Tome I, pag. 295. Traduction déjà citée.

L V.

TROISIÈME PROPOSITION.

Les marais situés dans des lieux élevés, exposés au nord et balayés par les vents, n'exercent qu'une influence très-légère sur la naissance et le développement des ataxiques intermittentes.

REMARQUES. Il est prouvé aujourd'hui que, pour que les matières putrides qui émanent du sein des marais, soient véritablement préjudiciables à la santé des hommes, il faut nécessairement qu'elles stagnent dans des lieux bas et peu aérés, où l'humidité se trouve sans cesse combinée avec une certaine quantité de chaleur. Parmi les faits nombreux qui déposent en faveur de ce que j'avance, je citerai celui que rapporte le citoyen Bosquillon (dans ses annotations à la Médecine pratique de Cullen), d'après Targioni Tozzetti, médecin italien. Ce dernier parle d'une fièvre épidémique très-meurtrière, engendrée par des exhalaisons marécageuses, et n'attaquant que des moissonneurs qui travailloient dans la vallée où régnoit l'épidémie, tandis que les personnes qui se trouvoient dans des endroits plus élevés, n'en

étoient point atteintes, et fournissoient impunément un asile aux malades (1). Zimmermann, en insistant sur le danger que présentent les émanations des lieux marécageux, rappelle que les fièvres tierces si communes sur les bords des lacs de la Suisse, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, y sont néanmoins très-rares, lorsque ces lacs ne se trouvent point dans des enfoncemens et sont avantageusement exposés. Il ajoute que dans le Tirol, lorsque l'Adige se déborde, les habitans parviennent à se garantir efficacement de l'influence des eaux croupissantes qui infectent l'atmosphère, en se retirant dans les maisons qu'ils ont sur les montagnes (2).

Enfin, pour ne parler que des faits qui sont sous nos yeux, nous rappellerons une observation importante qui se trouve consignée dans le rapport du citoyen Hallé, sur l'état actuel du cours de la Bièvre (3). Ce professeur a fait voir que l'influence pernicieuse des exhalaisons fétides de cette rivière, est nulle dans les lieux ouverts où l'air suit avec facilité sa direction la plus salutaire.

---

(1) Tome I. pag. 76.

(2) *Traité de l'Expérience.* Tome II. pag. 391.

(3) *Mémoires de l'ancienne Société de médecine.* Tome X.

L V I.

QUATRIÈME PROPOSITION.

Les marais, les étangs, les lacs, etc. contribuent moins essentiellement à la production des ataxiques intermittentes, par la quantité d'eaux qui stagnent dans leur intérieur, que par le dépôt plus ou moins infect, mis en contact avec l'atmosphère après la retraite ou l'évaporation de ces mêmes eaux.

Remarques. Nous avons déjà eu occasion de parler des fièvres qui régnèrent à Batavia à l'époque de la dernière guerre. Lind remarque qu'elles ne furent jamais plus pernicieuses qu'après la cessation des pluies, et lorsque les fossés ayant été desséchés par les ardeurs du soleil, la boue commença à paroître à nud à leur surface interne (1). Tout le monde a connoissance du fait cité par Sénac, au sujet d'une ville environnée d'un lac vaste et profond qui recevoit, depuis quarante ans, toutes les immondices des maisons et des rues. Tant que ces

(1) *Mémoires sur les fièvres et sur la Contagion:* voyez les notes du traducteur.

matières

matières putréfiées restèrent cachées dans le sein de l'eau, il n'en résulta aucun mal; mais lorsque par leur accroissement et la diminution respective des eaux, elles furent en contact avec l'air, une fièvre terrible se manifesta. Ses ravages furent si grands qu'il périt à cette époque près de deux mille hommes, tandis qu'auparavant il n'en mouroit à peu près que quatre cents chaque année (1).

L V I I.

CINQUIÈME PROPOSITION.

L'action des vents seconde puissamment, dans quelques circonstances, l'influence des miasmes marécageux dans la production des ataxiques intermittentes.

REMARQUES. On lit dans Lancisi que trente

(1) *Erat ad magnæ urbis mænia stagnum latissimum, profundumque; in illud à quadraginta annis omnia domorum et vicorum confluebant purgamenta; quandiù verò putridæ hæ feces aquâ immersæ latuerunt, nil mali indè prodiit; sed cùm in molem auctæ ad aquæ superficiem se extulissent, sæviit horrenda febris per vicina urbis loca, et deinde latius se diffudit; tanta fuit ejus vis, ut cùm quadringenti tantummodo aliis temporibus quolibet anno efferrentur, duo hominum millia tunc intercidérent. De nat. febr. recond. lib. 1. cap. 7. Fol.* 34 et 35.

personnes de la première distinction de Rome, ayant été se promener, par partie de plaisir, vers l'embouchure du Tibre, le vent souffla tout-à-coup du midi sur des marais infects, et qu'aussi-tôt vingt-neuf d'entr'elles furent atteintes de la fièvre tierce (1). Sénac parle d'un village où une cause analogue donnoit pareillement naissance à des fièvres rebelles. Elles dominoient sur-tout quand les marais étoient agités par certains vents. Les miasmes qui s'en exhaloient étoient alors si dangereux, que les individus même chez lesquels les paroxysmes avoient été supprimés, en éprouvoient de nouveaux, après deux ou trois jours ou souvent plutôt. Plusieurs qui d'abord en avoient été exempts, ne tardoient pas à en être attaqués (2).

(1) *De nox. palud. effluv.*

(2) *Si moveantur paludosæ aquæ graviùs inficiuntur hâc putredine vicina loca; est pagus in quo sæviunt febres ex ejusmodi causâ oriundæ; grassantur eæ imprimis cum quibusdam ventis perflantur stagna; quæ tunc deferuntur miasmata in eum locum ita noxia sunt ut post duos tresve dies, aut aliquandò citiùs, recidant in febrem qui eâ defuncti fuerant; multi præterea, antea intacti, eâ corripiuntur. Op. et lib. jam cit.* fol. 37.

LVIII.

SIXIÈME PROPOSITION.

L'habitude peut affoiblir jusqu'à un certain point l'influence des émanations marécageuses sur l'économie vivante, et les rendre moins efficaces pour la production des ataxiques intermittentes.

REMARQUES. Cette proposition est appuyée sur les observations de tous les siècles, et nous savons que des peuples entiers habitent des contrées marécageuses, sans en éprouver des atteintes extrêmement fâcheuses. Lancisi remarque, en outre, que ceux qui se rendent pour la première fois dans des lieux mal-sains, sont d'autant plus affectés qu'ils ont été plus long-temps habitués à un air pur (1). Les voyageurs attestent aussi que la fièvre si éminemment pernicieuse, désignée communément par le nom de fièvre *jaune* ou de maladie de *Siam*, et si bien décrite par Lind, Rouppe, Hyllari, Bruce, Robertson, etc. n'attaque presque jamais que les européens qui se rendent

(1) *At verò qui è puro cœlo ad palustre se conferunt, eò deteriùs afficiuntur, quo feliciori assueverint, et connutriti fuerint. De nox. palud. effluv.*

aux Indes occidentales. Les habitans indigènes sont communément épargnés.

L I X.

SEPTIÈME PROPOSITION.

Les miasmes marécageux favorisent d'autant plus l'invasion des ataxiques intermittentes, que le systême vivant a déjà été affoibli par des causes sédatives.

Remarques. C'est ainsi que les tierces pernicieuses observées par Lancisi, et dont il a été question plus haut, attaquoient principalement les indigens qui usoient d'une mauvaise nourriture, et qui avoient été sujets aux obstructions des viscères avant que l'épidémie eût commencé. C'est ainsi, qu'au rapport du docteur Wind, dans la Zélande occidentale, ravagée par les fièvres doubles-tierces, vers la fin d'août et au commencement de septembre, ceux qui ne font aucun écart dans le régime, qui sont aussi bien logés que bien vêtus, et qui font un usage habituel du vin, échappent mieux aux dangers de la saison, que les personnes indigentes, affoiblies par la disette, et exposées sans cesse aux intempéries de l'air. Lind lui-même a vu que les fièvres les plus

funestes attaquoient de préférence les individus qui avoient de la tendance au scorbut. Il est inutile d'exposer de nouveau dans cette Dissertation, combien des impressions aussi débilitantes que la crainte et la tristesse, par exemple, disposent singulièrement à l'impression des miasmes et de la contagion.

L X.

HUITIÈME PROPOSITION.

La question que Lind a voulu résoudre en recherchant combien de temps les effets d'un air vicié pouvoient rester cachés dans le corps humain sans manifester leur existence par le développement de la fièvre, reste encore imparfaitement déterminée.

REMARQUES. Il résulte des observations de Lind à ce sujet, que quelques individus ont éprouvé sur-le-champ des nausées, ou sont tombés dans le délire; que d'autres n'ont été frappés de ces accidens, qu'après avoir passé deux ou trois jours à bord; que plusieurs n'ont été que foiblement indisposés les cinq ou six premiers jours, et que certains (à la vérité en petit nombre) n'ont commencé à ressentir des dérangemens que vers le dixième ou le douzième.

Cés faits, d'après l'assurance de Lind, ont été remarqués sur beaucoup de personnes qui avoient quitté leurs bâtimens, pour coucher à terre pendant la mauvaise saison, et qui, d'après cela, ont été les seules qu'on ait vu malades parmi tous les individus composant l'équipage d'un vaisseau mouillé dans une rade bien ouverte (1).

Le citoyen Baumes, professeur à l'école de médecine de Montpellier, s'est aussi occupé de ce problême. Il a pensé, d'après des faits observés qui lui sont propres, que dans les corps affectés par les miasmes marécageux, les paroxysmes de la fièvre se déclaroient durant les quinze premiers jours, et principalement vers le cinquième ou le septième jour chez les uns, et vers le douzième ou le quatorzième chez les autres (2).

Au surplus, il est probable qu'indépendamment des lois particulières de l'économie vivante qui peuvent exciter les mouvemens de la fièvre à une époque déterminée depuis l'infection, les données qui doivent servir à la solution du problême proposé, dépendent en

(1) *Essai sur les maladies des européens dans les pays chauds.* Tom. I.

(2) Conférez le Mémoire où il a traité des *effets des émanations marécageuses sur l'économie vivante.*

grande partie du degré de virulence de la matière de l'infection, de la voie qu'elle prend pour s'introduire dans le système, et spécialement du degré de susceptibilité des individus.

L X I.

NEUVIÈME PROPOSITION.

L'état actuel de nos connoissances ne nous permet pas d'établir d'une manière certaine, quel est le mode d'action des miasmes marécageux, sur l'économie vivante, pour effectuer la production des ataxiques intermittentes.

Remarques. Quelques médecins ont avancé que les miasmes marécageux agissoient directement sur le système nerveux, pour en diminuer l'énergie; d'autres ont prétendu qu'ils opéroient en décidant la diathèse septique du sang et des humeurs; certains, enfin, leur attribuant une affinité chimérique avec la bile, veulent que par leur mélange avec elle, ils en désordonnent les fonctions, etc. La bonne méthode de philosopher ne sauroit admettre des assertions aussi vagues et aussi hasardées. Le vrai médecin se maintient sobre de théories, et se borne à la simple considération des phénomènes de l'état maladif.

L X I I.

DIXIÈME PROPOSITION.

La présence des végétaux vivans dans les lieux infectés par l'air des marais, tempère son influence pernicieuse et diminue son activité dans la production des ataxiques intermittentes.

Remarques. Lancisi n'est pas le premier qui ait insisté sur l'utilité de la plantation des forêts, pour rétablir la salubrité de l'atmosphère. Cette opinion a été celle des premiers observateurs. Le citoyen Changeux, habile physicien, remarque qu'elle est fort ancienne en Asie, sur-tout chez les Persans qui, dans cette vue, cultivent des arbres et spécialement des platanes, aux environs et au milieu de leurs villes (1). Les expériences des modernes ont jetté du jour sur cet étonnant phénomène, en démontrant la propriété qu'ont les plantes de dégager l'oxigène de l'eau, et (selon quelques physiciens) de l'acide carbonique qu'elles décomposent, lorsqu'elles sont exposées au contact de la lumière solaire.

(1) *Observat. de phys. de l'abbé Rosier.* Janvier 1776.

Mais le citoyen Changeux ne croit pas qu'on puisse toujours rapporter les qualités salutaires des végétaux, à leur faculté absorbante prouvée par les recherches du célèbre Priestley. Il pense que dans certains cas, leur principe aromatique peut se combiner avec les vapeurs pernicieuses et en neutraliser les effets. L'impartialité exige que je renvoie à l'expérience dont il appuie son assertion, et qui se trouve insérée dans le recueil que je viens de citer (1).

LXIII.

ONZIÈME PROPOSITION.

Toutes les matières susceptibles d'éprouver une décomposition plus on moins putride, impriment une qualité délétère aux eaux stagnantes, et les rendent propres à la production des ataxiques intermittentes.

REMARQUES. Au rapport de Lancisi, Charles Leigh s'est aidé du microscope pour soumettre l'eau des marais à l'examen le plus attentif, et il a vu qu'elle étoit remplie d'un mélange de feuilles, d'herbes, de fleurs, de racines, de semences de fruits, etc. d'insectes et de débris de différens animaux putréfiés.

---

(1) *Pag.* 211.

Quoique les émanations qui résultent de ces diverses plantes en fermentation, ne soient pas encore appréciées avec toute l'exactitude qu'on doit desirer, un médecin qui a fait beaucoup de recherches sur leurs effets, augure que leurs élémens consistent dans une combinaison de gaz hydrogène, de gaz acide carbonique, de gaz azote, et peut-être de gaz ammoniacal (1).

D'un autre part, des chimistes et des physiciens célèbres, ont entrepris des travaux précieux sur les atmosphères marécageuses. Ils ont apperçu quelques différences dans les produits qu'ils ont obtenus, suivant que les fonds des eaux stagnantes contenoient plus de substances végetales ou plus de substances animales en putréfaction (2). On ne peut douter

(1) Le professeur Baumes : voyez son Mémoire déjà cité sur les *effets des émanations marécageuses*, etc.

(2) Le gaz qui se dégage le plus naturellement des endroits marécageux, est de l'hydrogène qui tient en dissolution du carbone, et qui paroît contenir en outre quelque chose d'huileux et de nature animale (Berthollet. *Leçons de l'École Normale*. Tom. V). Ce gaz a été l'objet d'une multitude d'observations et d'expériences pour l'illustre Alexandre Volta. Ce physicien a vu près du *lac-majeur*, de celui de Côme, etc. qu'il suffisoit pour en obtenir, d'agiter légèrement le fond de l'eau avec un bâton. Il se manifeste aussitôt à la surface par des bulles sans nombre, et il est aisé de s'en saisir à mesure qu'il

que ces découvertes ajoutées à d'autres, ne soient un jour de la plus grande utilité pour acquérir la connoissance parfaite de l'une des causes les plus communes des ataxiques intermittentes.

Toute fois nous devons aussi ranger parmi les exhalaisons productrices des fièvres dont il s'agit, celles qui résultent du chanvre et du lin que l'on met à rouir dans des eaux croupissantes. Forestus, Salius-Diversus, Benedictus, Kirker, Rivière, et une multitude d'autres auteurs, ont parlé de ces dangereuses influences. La deuxième épidémie de fièvres ataxiques intermittentes dont Lancisi fait mention, leur devoit précisément son origine; et Ramazzini, dans son *Traité sur les maladies des artisans,* n'a pas manqué d'insister sur le danger qu'entraîne la préparation de ces objets de commerce et d'industrie (1). Une opi-

s'échappe, avec des carafes renversées. Ce gaz dû le plus ordinairement à la décomposition des végétaux et des animaux mêlés et macerés dans le vase, se distingue des autres airs inflammables naturels ou factices, par son odeur particulière, par la couleur de sa flamme qui est d'un bel azur, et par la lenteur avec laquelle cette flamme se déploie en formant des ondulations (Consultez le précis des lettres d'Alexandre Volta sur l'air inflammable des marais. Tom. XI du *Journal de Physique de l'abbé Rosier*).

(1) *De morbis artificum diatribâ.* Fol. 627.

nion contraire ayant été émise par certains médecins, Lancisi a cherché à la concilier avec la précédente, en observant que la macération de ces substances ne présente plus les mêmes inconvéniens lorsqu'elle s'opère dans des eaux courantes.

L X I V.

DOUZIÈME PROPOSITION.

Les notions que nous fournit l'eudiométrie actuelle, ne jettent aucune lumière sur les qualités physiques de l'air le plus propre à développer les ataxiques intermittentes.

Remarques. On doit sans doute regarder comme étant d'un grand prix pour les progrès ultérieurs de cette partie de la physique médicale, les travaux et les inventions de Priestley, Landriani, Magellan, Gérardin, Fontana, Schéelle, Gattay, Saussure, Volta, Achard; Reboul, Seguin, Guyton-Morveau, Humbold, etc. Mais les moyens proposés par ces savans célèbres, dans la vue d'apprécier la salubrité de l'air, n'indiquant que la quantité relative de gaz oxigène contenue dans l'atmosphère, ainsi que l'ont fait voir Jurine et Gattoni (1),

(1) Les Mémoires donnés par ces deux savans, se

ne sauroient atteindre en aucune manière la nature des corpuscules putrides charriés par ce même air, et que je regarde comme la source d'une multitude de maladies. Qui sait si le gaz oxigène réputé la plus pure portion de la masse atmosphérique, qui vient se décomposer à la surface du corps, ou dans l'organe pulmonaire, n'en est pas lui-même le véhicule ? Comment reconnoître par les secours des eudiomètres usités (1), non-seulement les émanations des substances putréfiées, mais encore les aromes particuliers de tant de corps divers, les débris et les semences d'un nombre infini de plantes

---

trouvent insérés dans le tome dixième des *Mémoires de l'ancienne Société de médecine.*

(1) Les eudiomètres les plus connus sont celui de Fontana, à air nitreux, et celui de Volta, à air inflammable. On sait que plusieurs physiciens ont eu recours à la combustion du phosphore, et que Schéelle employoit un mélange humecté de deux parties de limaille de fer et d'une partie de souffre en poudre. En dernier lieu, le citoyen Guyton-Morveau a proposé un eudiomètre à sulfure de potasse dont l'appareil paroît aussi simple qu'ingénieux (*Journal de l'École Polytechnique.* Tom. II. *pag.* 166). Mais ayant déjà annoncé dans ma proposition générale que ces divers instrumens n'accusent aucune véritable cause des fièvres ataxiques intermittentes, il n'est dans mon sujet, ni de les décrire, ni de discuter leurs avantages réciproques.

microscopiques, les insectes de même nature, etc. que les corps vivans peuvent absorber?

Ajoutons que l'air des lieux bas, humides et marécageux, soumis à l'épreuve de l'eudiomètre, n'offre pas des résultats différens que celui des lieux bien exposés, qui est regardé comme le plus salutaire ; c'est ce qui est prouvé par une observation très-importante consignée dans le mémoire de Gattoni, et que nous allons extraire textuellement. Elle fut faite le 15 août, en 1779, sur l'air stagnant des marais putrides du fort de Fuentes, à l'embouchure de la Valteline.

« Quiconque (dit l'auteur) ose dormir en été » dans ce pays-là, est sûr d'y gagner la fièvre. » Or, cet air fut mis en comparaison avec » celui de la haute cime du Mont Légnone, » toujours couvert de neiges, formant chaine » avec les hautes montagnes des Grisons, et » dont l'élévation au-dessus du niveau de la » mer, est, selon le savant professeur de Milan, » le P. Pini, de 4701 $\frac{39}{48}$ brasses milanaises » (1440 t. ou 2880 m.) environ. En confrontant donc ces deux airs dans l'eudiomètre à » air inflammable, avec l'exactitude la plus » scrupuleuse, l'air marécageux, contre toute » attente, fut trouvé de deux degrés meilleur » que celui du Haut Légnone, me servant dans » cette expérience, d'un tube divisé en quatre

» cent parties égales ou degrés. On réitéra
» plusieurs fois la même expérience, en y chan-
» geant quelque circonstance de temps, de sai-
» son, etc. Poussée jusqu'à la quinzième fois,
» l'on eut encore les mêmes résultats. Ayant
» ensuite confronté l'air marécageux avec celui
» de la plaine ouverte et libre de notre ville,
« on a trouvé que l'air de la cime de Légnone
« avoit environ deux degrés de respirabilité
» de moins que le premier, qui, à l'épreuve de
» l'eudiomètre, étoit précisément au degré des
» airs appelés communément *salubres* ».

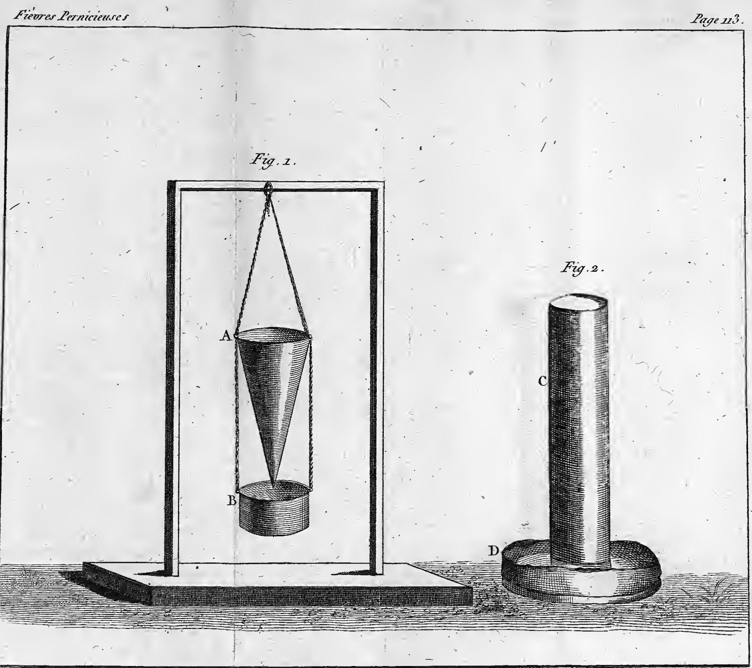
On ne se borna point à cette première expérience. On fit un examen comparatif de l'air des montagnes où croissoient beaucoup de végétaux, avec l'air recueilli dans onze lieux différens, tous marécageux ou remplis d'eaux stagnantes. Ceux-ci parurent être au même degré de salubrité que le premier, et analogues à l'air ordinaire (1). Cependant ces airs influent sensiblement sur la santé des habitans, au point de les rendre presque tous cachectiques et en proie aux fièvres intermittentes les plus dangereuses, tandis que les hommes des montagnes vivent sains et vigoureux.

(1) Saussure même a, commo l'on sait, éprouvé que la proportion d'Azote étoit plus abondante sur les montagnes que dans les plaines.

Puisqu'il est reconnu que la salubrité de l'air n'est point généralement proportionnelle à la quantité d'oxigène qu'il contient, il est évident que quelque perfection que l'on parvienne à donner aux instrumens eudiométriques employés jusqu'à ce jour, on n'atteindra jamais le principe matériel qui influe d'une manière spéciale sur la production des fièvres ataxiques intermittentes. Il convient donc de diriger plus particulièrement les recherches sur l'eau corrompue qui entre perpétuellement en combinaison avec les couches d'air qui environnent les marécages (1). Or il seroit aisé de la soumettre à des expériences dans les temps du jour et de l'année où l'élévation de temperature a augmenté la capacité dissolvante de l'atmosphère.

On se serviroit, pour cet objet, d'un instru-

(1) En effet les fièvres ataxiques intermittentes sont plus communes dans tous les lieux bas où la dissolution aqueuse est plus considérable; cette dernière assertion est sur-tout prouvée par l'expérience du citoyen Darcet, qui, ayant exposé un alcali caustique sur le sommet du pic du midi, le trouva encore sec et pulvérulent, une heure et demie après; tandis qu'au pied de cette montagne, il étoit chargé d'humidité après l'espace d'une heure, etc. Il seroit curieux de déterminer jusqu'à quel point la compression de l'atmosphère peut influer sur son degré de saturation.


Fig. 1.
A
B
Fig. 2.
C
D
Gravé par Frussotte

ment analogue à celui gravé dans la planche ci-jointe (fig. 1.), dont la confection est aussi simple que peu dispendieuse (1). Il est conçu sur le même principe que celui dont les membres de l'académie *del cimento*, faisoient usage pour mesurer le degré d'humidité de l'air, et n'en diffère absolument que par plus de simplicité dans son appareil (2). Il consiste dans un cône de crystal A renversé et creux, ouvert seulement à sa grosse extrémité, dont la pointe est reçue dans un vase B qui est aussi de cristal, et suspendu par une même corde au même point d'appui. On pourroit aussi avoir recours au cône tronqué C placé dans la cuvette D (fig. 2.). On rempliroit l'un ou l'autre de ces cônes de neige ou de glace triturée, et on les couvriroit ensuite à l'aide d'un plateau.

Je n'ai pas besoin d'observer que la surface extérieure du verre étant plus froide que l'atmosphère, l'humidité ambiante viendra s'y condenser en petites gouttelettes, qui, tombant et s'accumulant peu à peu dans le récipient

---

(1) Le citoyen Vassalli, physicien distingué, de l'académie des sciences de Turin, avec lequel j'ai conféré de cet instrument, m'a dit en avoir indiqué un à-peu-près semblable dans son ouvrage qui a pour titre : *Physices experim. lineam. ad subalp.* Tom. II. *Institut. de aere.*

(1) *Saggi di naturali esperienze fatte nell'academia del cimento in firenze.* M. DCXCI.

inférieur, seront ensuite éprouvées par les réactifs chimiques ou scrupuleusement examinées avec le microscope. Sans oser promettre ici de grandes lumières de ces sortes d'*higro-eudiomètres*, on peut assurer au moins que ces instrumens nous conduiront plus directement à l'objet de nos recherches, et nous fourniront des vérités plus médicinales. Car, il est à présumer, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, que les marais influent moins sur la production des ataxiques intermittentes, par les divers gaz émanés de la décomposition des substances animales et végétales qui fermentent dans leur intérieur, que par des portions même de ces substances putréfiées, suspendues et divisées à l'infini dans l'eau que l'atmosphère tient en dissolution.

L'instrument proposé ne seroit pas moins utile pour recueillir et analyser la matière des brouillards dont l'odeur souvent infecte annonce, selon l'observation de Berthollet, qu'ils ne sont pas seulement dûs à une combinaison de l'air et de l'eau, avec excès de ce dernier principe, etc.

On pourroit, au besoin, multiplier les appareils, les exposer à différentes hauteurs sur les bords des fossés, des étangs, de tous les lieux, enfin, où les eaux croupissent et se corrompent, et faire ensuite, à l'aide des moyens indiqués

plus haut, un examen comparatif du contenu des divers récipiens.

L X V.

TREIZIÈME PROPOSITION.

Quoique les ataxiques intermittentes doivent presque toujours leur origine aux émanations délétères des marais, on est fondé néanmoins à avancer, d'après des faits bien observés, que d'autres causes sédatives, telles, par exemple, que la mauvaise qualité des eaux, un froid excessif ou des affections vives de l'ame, etc. peuvent aussi leur donner lieu.

REMARQUES. Raymond attribue principalement les fièvres ataxiques intermittentes qui dominent à Middelbourg et aux environs, à la qualité de l'eau que l'on y boit habituellement (1). En effet, l'isle de Walkeren dont cette ville est la capitale, est plus basse que la mer et manque absolument de ruisseaux et de fontaines. On n'a pour les usages domestiques que l'eau de pluie que l'on conserve dans des citernes. Si on néglige d'en prendre

(1) *Dissert. exhib. febr. intermitt. autumn. quotannis Mittelb. et in vicin. Seeland. Batav. loc. grassant. etc.*

soin, elle ne tarde pas à se corrompre par le mélange des insectes, des vers, des germes ou d'autres substances qui s'y putréfient. Cette eau provient d'ailleurs le plus ordinairement des toits des maisons, couverts et imprégnés de la poussière qui s'élève des places, des rues, des chemins, etc. De plus, la fumée qui émane des cuisines, les exhalaisons des animaux et des végétaux vénéneux, les évaporations de la mer, peuvent d'abord s'attacher aux toits et se mêler ensuite avec la pluie. La nature des conduits métalliques de l'eau, faits de plomb et de cuivre, contribue aussi beaucoup à diminuer sa salubrité.

Pour ce qui regarde les fièvres de cette espèce, occasionnées par le froid, le chagrin, etc. ces sortes de cas étant les plus rares, il est nécessaire de les appuyer de faits authentiques. Je ne citerai que l'exemple d'une cardialgique que je trouve consigné dans la Dissertation d'Aurivill (1).

Au commencement de l'hiver, un jeune homme se fiant à la glace d'une rivière, voulut la traverser à pied. Il tomba dans l'eau, d'où on ne tarda pas à le retirer; saisi néanmoins par le froid, et frappé de terreur à l'aspect du danger qu'il venoit de courir, il éprouva

(1) *Dissert. de febrib. intermitt. malign.*

le premier accès d'une fièvre tierce qui s'annonçoit par des oppressions et des constrictions vives dans la région du colon. Les quatre ou cinq paroxysmes qui suivirent, ne furent pas très-allarmans; mais un soir, la fièvre se déclara avec plus de fureur. La nuit, cardialgie violente, sorte de fureur, visage horrible, plaintes, agitations continuelles, etc. Il tomba enfin dans un profond assoupissement, et le surlendemain il expira. L'ouverture du cadavre ne présenta rien de remarquable, si ce n'est une couleur jaunâtre répandue dans l'abdomen et des points enflammés épars en grand nombre dans le mésentère, l'épiploon et les intestins.

Il seroit sans doute à desirer qu'on recueillît soigneusement toutes les observations qui concourent à prouver que les fièvres ataxiques intermittentes, peuvent être engendrées par d'autres causes que par l'influence d'un air marécageux.

L X V I.

Traitement des ataxiques intermittentes. Dans ces sortes de fièvres, les indications sont de la plus grande évidence, et l'art y procède avec une certitude presque géométrique. La gravité des symptômes qui se manifestent, repousse la méthode d'expectation, et le soin le plus pressant du médecin, doit être de s'op-

poser au retour de l'accès. Aussi Mercatus avoit-il déjà entrevu la nécessité de se hâter dans leur traitement. « Celui, dit Leroy, qui, » dans une fièvre intermittente maligne, né- » gligeant l'usage du quinquina, s'attendroit à » la voir se terminer par une crise, soit pro- » prement dite, soit par voie de solution : » celui-là, dis-je, seroit évidemment témé- » raire, et dépourvu de toute connoissance » de cette maladie (1) ». Aucun motif valable ne sauroit donc l'empêcher d'agir.

L X V I I.

En second lieu, les témoignages des observateurs s'accordent pour regarder le quinquina comme le seul remède à opposer aux fièvres ataxiques intermittentes (2). Les autres moyens

---

(1) Du pronostic dans les malad. aig. *pag.* 81.

(2) *Nosotros, que tan solamente atendemos à socorrer el vicio de malignidad, decimos que en estas calenturas el principal remedio, y aun unico. es la quina, de la que à mas de las muchas observaciones que cita dicho torti, tenemos repetidas experiencias en tercianas, que son las mas regulares de las perniciosas, con casi todos los simpthomas expuestos : de modo, que si se logra dar la cantidad de una onza de quina, siempre he visto el efecto de curarse aun mejor que las intermitentes no perniciosas. Amar.* Instruccion curativa de las calenturas, etc. n°. 186.

proposés sont de nul effet, ou ne remplissent que des vues secondaires de curation. La médecine doit donc placer au rang de ses époques les plus glorieuses, celle qui a été marquée par la découverte de ce médicament, et son heureux emploi dans le traitement des ataxiques intermittentes.

L X V I I I.

Lorsque j'établis que le quinquina peut seul lutter avec efficacité contre le danger des ataxiques intermittentes, on sent que je veux parler de celles qui se distinguent facilement à la véhémence et à l'apparition précipitée de leurs symptômes, et non de celles qui, quoique chargées des mêmes accidens que les précédentes, les manifestent pourtant à un moindre degré, et semblent former ainsi une nuance intermédiaire entre celles-ci, et les intermittentes ordinaires dites *benignes* par le commun des auteurs. Cette distinction est importante, parce qu'elle fixe les circonstances où le quinquina peut avec succès être remplacé par les remèdes indigènes.

L X I X.

J'avertis en outre que, quoique l'administration du quinquina soit en général seule

indiquée pour prévenir ou arrêter les paroxysmes des ataxiques intermittentes, je ne nie pas que son action ne puisse être efficacement secondée par quelques moyens auxiliaires, spécialement dirigés contre des symptômes prédominans, tels, par exemple, que les grandes foiblesses, les cardialgies intolérables, le carus profond, etc. Toutefois ces derniers moyens variant à l'infini, et n'influant que d'une manière secondaire sur le plan essentiel de traitement, nous n'en parlerons qu'après avoir exposé la méthode qui doit diriger le médecin dans le choix et l'administration du quinquina.

L X X.

Traitement des ataxiques intermittentes par le quinquina. Je suppose d'abord que le médecin, à l'aide de l'Histoire naturelle et de la Chimie, s'est suffisamment éclairé sur les qualités physiques, les principes et les matériaux immédiats de l'écorce qu'il doit employer (1); car cette précaution est d'autant

(1) On peut voir dans les auteurs qui ont écrit sur la matière médicale et qui se sont successivement copiés (Lewis, Geoffroi, Lamure, etc.) les époques majeures qui signalent l'histoire de ce célèbre médicament; sa propriété fébrifuge découverte par les Indiens, il y a environ

plus nécessaire que le mauvais succès du quinquina dépend presque toujours de son mauvais

---

trois siècles; son importation en Europe en 1640; sa grande vogue en Italie en 1649; et quelques années après, son discrédit et sa proscription, par le mode défectueux qui dirigea son emploi; enfin ses nouveaux triomphes en 1679, où Robert Talbot le fit revivre, et perfectionna ses préparations.

On peut aussi conférer les divers Ouvrages des Botanistes, relativement aux descriptions qu'ils nous ont données, de l'arbre précieux d'où cette écorce fébrifuge est recueillie. Ventenat, dans son excellent *Tableau du Règne végétal*, fait remarquer que le *cinchona officinalis L.* (dont il est ici question) et désigné au Pérou sous le nom de *corteza* ou de *cascara* de Loxa, diffère infiniment du vrai *quina-quina* ou quinquina des Péruviens: (*Saumerium Jos. Juss.*) qu'il faut rapporter (*ant. Laur. Juss.*) au genre *myrospermum* de Jacquin. *Amer. pl. 174. fig. 34.* Cette dernière plante appartient aux légumineuses et la première aux rubiacées. Le nouveau fébrifuge ayant été substitué à l'ancien par les Européens, a été confondu avec lui, et en a retenu le nom (*Tableau du Règne végétal de Ventenat. Tome III. class. XIV, ordr. XI. et tom. II. class. XI. ordr, II.*).

Pour ce qui concerne l'histoire chimique du quinquina, les savans n'ont pas tardé à sentir qu'elle serviroit infiniment aux progrès de la médecine, et ils s'en sont occupés avec zèle (*Voyez la Matière médicale de Geoffroi.* tom. II. chap. II; *les Analyses de Bucquet et de Cornette; Hist. et Mém. de la Soc. roy. de médec. 1779; le Mém. de Mallet; Journal de Physique, mars 1781;*

choix. Lors donc qu'il n'y a rien à desirer sur l'excellence du remède, et la certitude de son

---

celui de le Vavasseur, même Journal, octobre 1790). Le professeur Fourcroy sur-tout s'est occupé plus postérieurement, avec plus de moyens et plus de soin, de l'analyse du quinquina, et jusqu'à ce jour son travail est véritablement le seul qui puisse éclairer d'une manière utile l'administration de ce puissant remède. (*Annal. de chimie, février et avril 1791*). Nous ne saurions mieux faire que d'en consigner ici les principaux résultats, pour la commodité de ceux qui liront cette Dissertation. Les recherches de cet habile chimiste ont eu d'abord et principalement pour objet le quinquina de Saint-Domingue. Il a fait voir que parmi les matières que l'eau enlève à cette écorce (et parmi lesquelles il y en a un petit nombre de Salines), il en est une qui prédomine sur les autres par son abondance, qui n'est ni un extrait proprement dit, ni un mélange de gomme et de résine, comme on l'avoit cru avant lui, mais une substance particulière, tendant continuellement à absorber l'oxigène de l'atmosphère (et même de l'eau) pendant la durée des décoctions qu'on lui fait subir, jusqu'au terme d'une saturation complète où elle devient une résine véritable ; que c'est même aux proportions diverses de l'oxigène qu'elle contient, qu'il faut attribuer les différentes modifications qui lui surviennent et spécialement sa coloration, sa plus ou moins grande insolubilité dans l'eau, etc., que le résidu du quinquina de Saint-Domingue, n'est point une terre, mais une matière végétale particulière, formée de charbon, de la base du gaz hydrogène, d'azote, et d'une foible portion de l'oxigène ; et qu'en ajoutant à cette dernière, à l'aide de l'acide nitri-

action, il doit en diriger l'emploi d'après les considérations suivantes, ayant toujours égard

---

que (que cette base ligneuse décompose), on convertit le résidu en acides végétaux. Le professeur Fourcroy a ensuite rapproché l'analyse du quinquina de Saint-Domingue, de celle du quinquina du Pérou qui est le plus usité. La différence la plus essentielle apperçue dans l'écorce de ce dernier d'après son examen comparatif, consiste dans une moins grande quantité de matière extracto-résineuse, et une plus grande proportion d'oxigène; c'est même la plus grande proportion de ce dernier principe, qui le rend en général moins dissoluble par l'eau, rapproche son extrait de l'état résineux, communique à ses principes une saveur plus astringente et moins amère que celle du quinquina de Saint-Domingue, et influe sur celle du résidu indissoluble qui retient toujours un goût acerbe. En chargeant donc, ainsi que l'observe ce célèbre professeur, les produits extractifs du quinquina de Saint-Domingue d'une certaine quantité d'oxigène, par le moyen de l'acide muriatique oxigéné, on peut les rapprocher de ceux du quinquina du Pérou, diminuer leur saveur amère, augmenter leur astriction, les rendre moins solubles par l'eau, affoiblir ou éteindre même par ce procédé la qualité émétique et purgative dont jouit l'écorce du quinquina de Saint-Domingue, pour accroître sa propriété fébrifuge ou anti-périodique, etc. C'est aux Médecins à retirer de ce beau résultat des expériences du citoyen Fourcroy, tous les avantages qu'il semble nous promettre. (*On peut aussi consulter les notes qu'il a publiées pour servir de réfutation à un Mémoire du citoyen Deschamps, pharmacien de Lyon, sur les extraits à l'occasion des dépôts qui s'y*

à la violence et à la rapidité des symptômes de la fièvre, à la longueur ou à la brièveté des intermissions, et aux circonstances où ses secours sont réclamés.

---

forment, ect. Journal de la Soc. des Pharmaciens de Paris. nos. VI et VII de la deuxième année).

Indépendamment des épreuves chimiques, l'aspect et la saveur des écorces, doivent aussi beaucoup influer sur le choix que l'on en fait dans le traitement des fièvres pernicieuses. D'après les observations du célèbre Joseph de Jussieu, le quinquina rouge seroit sans contredit préférable; mais sa rareté fait qu'on ne le rencontre jamais dans le commerce; la couleur de celui dont on fait le plus communément usage, est très-variable. Les Médecins espagnols emploient beaucoup le quinquina jaune ou le noueux. La Condamine (*Mém. de l'Académie des Sciences. Année 1738*) fait aussi mention du quinquina blanc peu estimé, parce qu'il a très-peu de vertu. Celui dont on se sert avec beaucoup de succès à l'hospice de la Salpêtrière, est le quinquina-piton, indigène de la Martinique et de la Guadeloupe, ainsi désigné, parce que l'arbre qui le fournit croît en plus grande abondance sur le sommet des montagnes. C'est celui que Badier a apporté en France en 1777. L'écorce en est grisâtre, tirant sur un brun plus ou moins foncé, et sa saveur est très-amère. (*Voyez sa description dans le journal de Physique du mois de février 1789*).

L X X I.

PREMIER THÉORÈME PRATIQUE.

Le quinquina en subtance doit être préféré à toutes les autres préparations de ce remède, dans le traitement des ataxiques intermittentes.

Remarques. On a long-temps attribué des effets plus énergiques à l'extrait de cette écorce ; mais l'expérience les a démentis. Le professeur Fourcroy attribue cette plus grande activité du quinquina en poudre, à ce que la substance extracto-résineuse n'ayant point été altérée par les divers modes de préparation, et n'absorbant plus d'oxigène, porte et conserve toute l'énergie qui la distingue dans les premières voies où elle subit l'action des sucs de l'estomac et des intestins (1).

Il est cependant des circonstances où le quinquina ne sauroit être administré sous cette forme, et on est contraint de recourir à l'extrait qui réussit toutes les fois qu'il est préparé avec la meilleure écorce de quinquina. C'est ce qu'attestent, par exemple, les nombreuses

(1) *Annales de Chimie.* Février 1791.

observations de Joseph de Jussieu, qui l'employa dans ses voyages et même en France, avec des succès toujours nouveaux. On doit alors (et Torti en a fort bien fait la remarque) faire prendre au malade autant de quinquina en extrait, qu'il en faut pour égaler la quantité requise du même médicament en poudre.

Ceci peut s'appliquer aux décoctions et aux infusions de cette écorce, qui ne sont pourtant d'aucun avantage pour combattre les ataxiques intermittentes parvenues au plus haut degré d'intensité, à moins que la difficulté de la déglutition, n'oblige d'administrer le remède en lavement. Leur inefficacité dépend sans doute fréquemment, d'après l'opinion du professeur Fourcroy, du mode défectueux de leur préparation. Sydenham et plusieurs autres médecins veulent qu'on laisse infuser le quinquina pendant quelques jours, avant d'en faire usage. Certains, comme Lewis, le soumettent à des décoctions très-prolongées. Dans ces deux cas, le professeur Fourcroy a fait voir que la matière résino-extractive devoit devenir moins soluble et se précipiter enfin toute entière, à mesure qu'elle se combinoit avec l'oxigène atmosphèrique; qu'il importe par conséquent de prescrire le quinquina dans des infusions ou des décoctions très-rapides, dans des vases clos ou d'étroite ouverture; que lors

même que ces préparations sont terminées, il est utile de les garantir du contact de l'air, pendant que les malades en font usage, afin de ne pas donner lieu à de nouveaux dépôts, etc. (1).

Mais en revenant à la meilleure manière de donner le quinquina, c'est-à-dire, en substance, nous n'oublirons pas que Sydenham a prononcé qu'il devoit être administré seul et sans autre véhicule, que celui qui est nécessaire pour le transmettre dans les voies digestives. Quelques-uns ont prétendu qu'il empruntoit un surcroît d'énergie des subtances auxquelles on l'a successivement associé. C'est ainsi qu'Hoffmann l'a uni avec succès aux aromatiques, tels que la cascarille et la canelle; c'est ainsi que le célèbre Cazimir-Médicus l'a mêlé avec des astringens décidés, tels que l'alun et le cachou (dans l'ataxique dysentérique), et Sarcone avec l'opium (dans une ataxique pleurétique); certains, avec la moutarde en poudre; d'autres avec des alkalis ou des terres absorbantes, etc.

Ces différens mélanges que paroissent solliciter des circonstances particulières, méritent peu néanmoins de fixer l'attention, quand la fièvre se déclare avec une intensité propre à faire pronostiquer une mort prompte. Il

(1) Voyez le Mémoire déjà indiqué.

faut alors s'en tenir aux procédés les plus sûrs et les mieux constatés pour arrêter les paroxymes et s'opposer à leur retour.

LXXII.

DEUXIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Pour que le quinquina produise un effet convenable dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes, il faut le donner dans la distance la plus éloignée du paroxysme que l'on se propose d'arrêter.

REMARQUES. Cullen, au contraire, s'est formellement déclaré contre cette opinion, et a établi comme un principe général que l'écorce du Pérou devoit être administrée le plus près possible du paroxysme. Quand bien même cette erreur ne seroit pas suffisamment démontrée par les observations journalières des Médecins, il suffiroit de lui opposer les expériences de Home (1), alléguées avec avantage par le professeur Baumes qui a émis une opinion analogue à la nôtre.

Home, en effet, a vu que le fébrifuge n'est jamais plus certain, que lorsqu'on l'administre aussitôt après la chûte du paroxysme, ou

(1) *Clinical experimentz.* Sect. I.

quarante

quarante heures avant qu'il se déclare de nouveau. C'est ce qui a été constaté chez cinq malades dont les accès ont été complètement supprimés. Huit, au contraire, ont pris le remède immédiatement avant le frisson, et la fièvre n'a point cédé; au contraire, elle a acquis une intensité plus grande, et deux d'entr'eux ont éprouvé des vomissemens. Home a vu, en outre, que chez trois individus qui avoient avalé le quinquina peu de temps avant l'accès, le paroxysme imminent n'a point été arrêté, mais que le suivant n'a pas eu lieu; ce qui l'a porté à conclure que ce médicament a besoin d'un temps déterminé pour agir.

La même observation avoit été faite par Torti; ce dernier même avoit très-judicieusement remarqué que de petites doses de quinquina données loin de l'accès, agissoient plus efficacement que de fortes doses données dans un temps très-voisin de ce même accès. Il ajoute pourtant que ce fébrifuge administré d'après ce dernier mode, peut influer avec avantage sur les paroxysmes subséquens.

LXXIII.

TROISIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

L'administration du quinquina n'est généralement convenable que dans le temps de l'intermission ou de la rémission.

REMARQUES. Un danger pressant peut néanmoins exiger l'emploi du quinquina durant le cours du paroxysme, ainsi que l'a observé l'illustre Sénac. Alors on peut et on doit même ne pas différer son administration, pourvu que la fièvre ne soit pas trop violente, qu'il y ait au contraire de la foiblesse dans le pouls, et une grande prostration des forces, que l'estomac et le canal intestinal soient exempts de toute irritation, et enfin que ce remède ne soit contre-indiqué par aucun symtôme (1). Car malgré le génie intermittent de la fièvre, dans des circonstances aussi douteuses, il est diffi-

(1) *De nat. febr. recond. lib. 14. cap. 13. Et quidem si motus febrilis intensior non sit, sed contrâ adsit virium prostratio et pulsûs debilitas, si non magna urgeat in ventriculo aut intestinis irritatio, si denique per symptomatum vim liceat, non liquet profectò quare in re tam ancipiti, non exhiberi possit cortex, aut solus, aut cum quibus conjunctus remediis, etc.*

cile de prévoir quelles seront sa durée, sa terminaison et ses suites.

LXXIV.

QUATRIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Si la fièvre ataxique à type intermittent est manifestement sub-intrante, ou si les accès s'étendent au point de se toucher, il convient de placer de préférence le quinquina dans la déclinaison des accès ou des redoublemens.

Remarques. Une semblable règle est naturellement déduite de ce que nous avons exposé précédemment sur la nécessité de donner le quinquina hors le temps de l'exacerbation de la fièvre, et le plus loin possible de l'accès à prevenir. Voulonne a eu raison de l'indiquer (1).

Il seroit superflu de s'attacher à prouver que les médecins qui ont prétendu que sans avoir égard aux intermissions ou aux rémissions qui surviennent, on pouvoit administrer le quinquina dans tous les temps de l'ataxique intermittente, ont commis une erreur infiniment

(1) *Mémoire sur les fièvres intermittentes.*

dangereuse pour les malades. D'autres, sans doute, ont émis une opinion plus sage, lorsqu'ils ont prescrit d'épier avec soin le court instant de l'intermission pour faire un emploi avantageux du quinquina; mais ce précepte est le plus souvent impraticable; car dans ces sortes de cas, les paroxysmes par leur anticipation, leur extension ou leur mélange, offrent rarement entr'eux le moindre intervalle de lucidité.

Le précepte trop vague donné par Reichard de combattre préalablement les causes qui allongent les paroxysmes et abrègent les intermissions, qu'il attribue soit à la pléthore, soit à un épaississement gratuitement supposé du sang qui dispose le système à l'inflammation, soit à la saburre des premières voies, etc. ne sauroit avoir ici son application (1).

Toutefois, si dans le cas dont il s'agit, on n'a pas assez de temps pour administrer la quantité nécessaire du fébrifuge, il ne faut pas continuer de le faire prendre dans l'accès qui suit, mais attendre la déclinaison de ce même accès (Voulonne).

---

(1) *Disput, inaug. med. de peruviani corticis in plurium generum febribus exhibendi opportunitate. Gottingæ.* 1768.

L X X V.

CINQUIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

La quantité de six gros de quinquina ou d'une once au plus, suffit communément pour arrêter les paroxysmes d'une fièvre ataxique intermittente arrivée à son plus haut degré d'intensité.

REMARQUES. Cette dose indiquée par Torti nous paroît celle qui convient dans le plus grand nombre de cas. Nous supposons toujours que le quinquina est donné en substance, mode de préparation que nous avons regardé comme le préférable. Le professeur Pinel obtient même très-fréquemment un plein succès avec une moindre quantité à l'hospice de la Salpêtrière (1). Cependant Baumes fixe la dose à une once et demie, et Sims l'a portée

(1) Je puis en citer un exemple dont j'ai été témoin. Une femme âgée de soixante-treize ans, éprouva le 22 fructidor de l'an six, le sentiment d'un froid violent avec foiblesse et lassitude dans les jambes; demi-heure après il se développa une chaleur intense avec un état soporeux allarmant; elle fut transportée à l'infirmerie, où des symptômes gastriques déterminèrent l'usage d'un évacuant. Le 23e. à deux heures après-midi, la maladie se manifesta de la manière la moins équivoque; sentiment

quelquefois jusqu'à trois et même jusqu'à cinq onces.

LXXVI.

SIXIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Dans les cas ordinaires des fièvres ataxiques intermittentes, la première prise ou celle qui est donnée dans le temps le plus éloigné de l'accès (Théorème LXXII), *doit être la plus forte; on débute communément par la moitié de la dose, dont le reste est donné ensuite en portions successivement décroissantes et dans un intervalle plus ou moins considérable, selon la nature plus ou moins anomale de la fièvre, et la distance réciproque des paroxysmes entr'eux.*

REMARQUES. On voit, d'après ce théorème,

---

d'un froid très-vif avec tremblemens; ensuite chaleur très-forte, état soporeux profond et perte totale de connoissance; le lendemain l'accès retarda, mais les symptômes furent également intenses; le quinquina fut donné à la dose de deux gros; les deux jours suivans l'accès eut lieu, mais seulement accompagné d'un assoupissement léger; on se borna à administrer du vin d'absinthe; l'état soporeux s'étant encore renouvelé, le quinquina fut encore administré à la dose de deux gros et les accès diminuèrent par degrés, en administrant le vin d'absinthe; la malade fut radicalement guérie le huitième jour à compter de la dernière administration du quinquina.

que la réussite du fébrifuge dépend moins de sa quantité, que de la façon dont on l'administre. Au surplus, si, comme l'observe Torti, le paroxysme imminent est très-peu éloigné, et que la prise subite d'une demi-once soit insuffisante à cause du danger où se trouve le malade, et de la briéveté de l'intermission, on pourra administrer jusqu'à six dragmes de quinquina en une seule fois; cette méthode lui a souvent réussi.

LXXVII.

SEPTIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

L'action du quinquina est d'autant plus énergique dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes, qu'une plus grande quantité de cette substance est administrée dans un temps plus court.

REMARQUES. Torti a fait voir que les médecins qui prescrivent le quinquina à la dose même de trois ou de quatre onces, l'administrent infructueusement, lorsque les malades les prennent par petites prises et dans l'espace de plusieurs jours. Il ajoute que non-seulement il importe de prescrire le quinquina en grande quantité dans un très-court espace de temps,

mais encore dans la proportion qui a déjà été assignée; en sorte que si deux malades ont pris dans un temps égal, une égale portion de quinquina, l'un peut guérir, et l'autre succomber, uniquement parce qu'on aura donné au premier une demi-once tout d'un coup, tandis que l'autre n'en aura pris qu'un gros toutes les trois heures, selon la méthode de quelques médecins. Car, d'après ce dernier mode d'administration, le quinquina agit trop foiblement dans les premières heures qui sont les plus éloignées du paroxysme futur, etc. C'étoit-là le défaut de la méthode de Morton qui, partageant la dose en parties égales, donnoit trop peu de quinquina en commençant et trop en finissant.

LXXVIII.

HUITIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Lorsque la fièvre ataxique intermittente s'annonce par des symptômes allarmans, le quinquina doit être administré sans délai, et sans aucune préparation préalable de l'individu.

Remarques. En effet, la plus urgente indication est ici d'arrêter la fièvre. Lind sur-

tout a insisté sur cette pratique, parce qu'il en a obtenu les plus heureux succès en Angleterre, dans les epidémies meurtrières de 1765, de 1766 et 1767 (1). Il éprouva sur lui-même et sur deux cents de ses malades, que toutes les fois qu'il parvenoit à supprimer la fièvre par la prompte administration du quinquina, la cessation de la fièvre n'avoit aucune suite fâcheuse. Dans le cas contraire, si l'emploi du quinquina étoit négligé ou différé, l'hydropisie, la jaunisse, des douleurs de tête habituelles, etc. ne tardoient pas à se manifester. Lind observe qu'il est souvent nécessaire de faire prendre le quinquina dès la première intermission. Il fait mention de quelques fièvres intermittentes qui se déclarent avec un tel caractère de violence dans quelques lieux malsains de l'Angleterre, que le deuxième accès amène souvent la mort.

Torti, du reste, est un des premiers qui a sapé le préjugé où l'on étoit de donner des purgatifs, et de pratiquer des saignées avant l'administration du quinquina, et Grant remarque fort bien que toute fièvre d'accès doit

(1) Voyez l'appendice sur les fièvres intermittentes, dans le tome deuxième de son *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds*.

être arrêtée, aussitôt qu'il se manifeste le moindre signe de malignité (1).

LXXIX.

NEUVIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Lorsque l'ataxique intermittente débute par des symptômes peu graves; si néanmoins un de ces symptômes prédomine constamment sur les autres, et si la nature de l'épidémie régnante donne lieu de soupçonner le danger de la fièvre, il faut administrer le quinquina sans temporiser davantage.

REMARQUES. Cette règle est fondée sur la promptitude avec laquelle la fièvre ataxique intermittente prend, dans quelques circonstances, le caractère pernicieux. L'observation a prouvé que le danger des symptômes n'augmente pas graduellement, mais qu'un paroxysme mortel peut succéder à un ou à plusieurs paroxysmes qui n'ont eu rien d'allarmant.

---

(1) *Recherches sur les fièvres*. Tom. I.

L X X X.

DIXIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Toutes les fois que la fièvre ataxique intermittente se déclare en double-tierce, il n'y a ordinairement que l'un des accès alternant en tierce, qui soit véritablement pernicieux; l'autre est léger et moins à craindre; c'est donc spécialement vers le premier qu'il faut diriger les moyens curatifs.

REMARQUES. Ceci pourtant n'est pas sans exception. Le Mémoire de Voulonne contient l'observation d'une double-tierce avec affection soporeuse, dans laquelle l'accès subalterne se montra réellement plus intense qu'un premier accès pernicieux qui avoit précédé. Il se prolongea sans aucune sorte de rémission, jusqu'à l'arrivée du paroxysme suivant, auquel le malade ne pût résister (1).

---

(1) *Mémoire sur les fièvres intermittentes.*

LXXXI.

ONZIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

On peut, dans quelques cas, à l'aide d'une méthode moins énergique, changer le caractère pernicieux des ataxiques intermittentes, et les éteindre ensuite graduellement par l'heureux emploi des fébrifuges indigènes.

Remarques. Cette méthode mutatrice qui n'est qu'indiquée dans l'excellent ouvrage de Werlhof (1), a été infiniment perfectionnée par le professeur Pinel. Chez plusieurs malades atteints en divers temps de l'ataxique intermittente soporeuse, et traités par le vin d'absinthe, et des bols faits avec la poudre de gentiane (*centaurium minus*), des fleurs de camomille (*chamœmelum*), le nitrate de potasse et le syrop de miel, il est parvenu à convertir des paroxysmes assez graves, en paroxysmes ordinaires ou tels qu'ils se présentent dans les intermittentes bénignes, et à les faire disparoître ensuite peu à peu. Mais je dois observer que ces essais n'ont été tentés qu'à l'hospice de la

---

(1) *Observ. de febrib.*

Salpêtrière, où en général, ainsi que nous l'avons déjà dit en commençant cette Dissertation, les ataxiques à type intermittent ont des causes occasionnelles moins intenses que dans les lieux très-marécageux ; et que dans deux cas de ces fièvres accompagnées de symptômes allarmans, le quinquina a été employé à la dose d'une once. Dans le traitement de cette maladie, comme dans celle de beaucoup d'autres, il faut faire une attention particulière aux localités, et déterminer par-là les modifications à apporter dans l'usage des médicamens.

J'ajouterai d'ailleurs que cette méthode, qnelque soit sa conformité avec les lois de la nature, ne pourra jamais être mise en usage que par des praticiens extrêmement familiarisés avec la marche particulière des ataxiques intermittentes ; car leur caractère insidieux et l'extrême irrégularité qui se remarque dans l'accroissement des symptômes et des paroxysmes, induiroit fréquemment en de funestes erreurs.

LXXXII.

DOUZIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Lorsque par le secours de la méthode la plus convenable, on est parvenu à supprimer les paroxysmes d'une fièvre ataxique intermittente, pour éviter les rechûtes, il est nécessaire d'insister quelque temps sur l'usage du quinquina.

REMARQUES. Pour remplir de semblables vues, le professeur de Modène conseille de donner le quinquina comme prophylactique, à la dose d'un gros tous les jours, pendant trois jours, et de le donner ensuite à la dose d'un demi-gros deux fois le jour, pendant le même espace de temps; il veut aussi qu'après un repos de six jours, on en administre encore une demi-once par demi-gros chaque jour, et il ajoute qu'il est rare que la fièvre reparoisse, lorsqu'elle a été ainsi subjuguée.

Les Médecins du reste ont communément remarqué que les rechûtes de l'ataxique intermittente supprimée par le quinquina, se manifestent rarement avec cet appareil de symptômes formidables qui caractérisent la première invasion; qu'elles cèdent aux plus

petites doses de quinquina, ou même au seul emploi des plus foibles fébrifuges.

On ne sauroit trop exhorter les Médecins à vérifier l'observation importante de Werlhof qui a vu que la fièvre récidivoit spécialement dans les troisièmes ou dans les quatrièmes semaines, selon que la fièvre est tierce ou quarte. Dans ce cas, je ne pense pas, comme cet auteur, qu'il faille donner de préférence le quinquina dans les semaines paroxystiques, mais plutôt dans celles qui les précèdent, fondé sur ce que ce fébrifuge n'agit jamais plus efficacement que lorsqu'il est administré d'une manière prophylactique, comme nous l'avons déjà démontré. (Théorème LXXII).

Ces interruptions ainsi prescrites dans l'usage du quinquina, sont d'une utilité majeure, parce qu'elles empêchent le système vivant de s'habituer au remède et de rendre ainsi nulle son action.

Malgré ces précautions, il est des rechûtes opiniâtres qui résistent aux doses réitérées de quinquina, et alors, selon le précepte de Sydenham, il faut recourir à d'autres médicamens. On n'ignore pas avec quel succès Hamilton donnoit le sel d'absinthe dans l'eau minérale de Spa, et quels avantages d'autres praticiens ont retiré des alkalis fixes, etc.

LXXXIII.

Nous devons rejeter comme étant de nulle valeur toutes les objections généralement faites contre l'administration du quinquina dans le traitement des fièvres ataxiques à type intermittent ou rémittent. Ramazzini et Stoll citent à la vérité des exemples où ce remède a été sans succès. Mais ces praticiens célèbres n'ont pas assez vu : 1°. qu'il peut exister des phénomènes de malignité indépendans du génie intermittent ; 2°. que les ataxiques épidémiques sur-tout peuvent se compliquer d'une multitude d'accidens qui ne tiennent point à la périodicité de la fièvre, telles, par exemple, que certaines obstructions des viscères qui persistent souvent après que les paroxysmes ont cessé ; 3°. que le quinquina enfin n'a aucune prise sur des symptômes provenant de circonstances étrangères à la nature du mal ; j'ajouterai aussi que les méthodes vicieuses qui ont si souvent réglé l'administration du fébrifuge, ont seules déterminé ses funestes effets ; ainsi qu'on l'a observé chez des individus qui ont succombé à la fièvre, pour avoir pris le quinquina immédiatement avant l'accès. (*Epist. ad rob. Brady*). Ce n'est donc jamais à l'insuffisance du remède qu'il faut attribuer

attribuer l'issue fâcheuse de quelques fièvres ataxiques intermittentes, mais au défaut d'observation des médecins qui ne discernent point les circonstances où il doit ou ne doit point être administré.

LXXXIV.

Après avoir exposé les principales règles qui doivent diriger les médecins dans l'administration du quinquina, il seroit superflu et contraire à la sévère exactitude que je me suis imposée, de prétendre éclairer sur sa manière d'agir dans le corps vivant, en comparant ou en banlançant à ce sujet les diverses conjectures de quelques écrivains. Dirons-nous, en effet, avec Brown et ses ardens zélateurs, que ce médicament agit comme un stimulant énergique, qu'il remonte les forces de l'économie? Mais alors, pourquoi des toniques non moins puissans, les boissons éminemment spiritueuses, par exemple, ne jouissent-elles pas de la même prérogative? Faut-il lui attribuer une action antispasmodique? Mais les liqueurs éthérées possèdent cette faculté à un bien plus haut degré; et cependant elles seroient presque nulles dans le traitement des ataxiques intermittentes. Dirons-

nous avec quelques autres, qu'il neutralise le levain prétendu de la fièvre, par les matières salines qu'il contient, ou qu'il influe sur le solide vivant par une faculté purement oxigénante ? Avancerons-nous avec plus de vraisemblance, d'après le soupçon d'un chimiste célèbre, que la vertu du quinquina réside dans le principe tannin, très-abondant dans cette écorce, et que c'est à ce même principe qu'il faut rapporter la propriété fébrifuge de nos écorces indigènes, telles que l'écorce de chêne, d'aulne, de marronnier d'Inde, de saule ? etc.

D'après l'état actuel de nos connoissances, il est sans doute plus sage de se borner à la considération des effets salutaires du médicament, sans chercher à démêler comment ces effets s'opèrent, en attendant que de nouvelles observations nous aient plus complettement éclairés.

L X X X V.

Moyens auxiliaires. J'appelle ainsi les moyens propres à remplir des indications relatives aux symptômes qui constituent chaque variété de l'ataxique intermittente. Quelques circonstances particulières peuvent en déterminer et en nécessiter même l'emploi, quoique

les phénomènes généralement liés à la marche de la fièvre, dérivent d'un principe unique, et cessent de se manifester avec elle, lorsqu'elle est à temps et à propos combattue par des doses convenables de quinquina.

LXXXVI.

PREMIÈRE CIRCONSTANCE.

Il peut arriver que le médecin soit appelé au milieu d'un accès caractérisé par les accidens les plus funestes, que le malade soit menacé d'une mort prochaine, parce qu'on aura omis de donner le quinquina; alors, sans doute, le but du médecin doit être de modérer ces accidens, pour prolonger la vie jusqu'au prochain paroxysme, et combattre ensuite la fièvre par les doses prescrites du fébrifuge.

Remarques. Si dans cette circonstance, par exemple, le malade est froid et cadavéreux, si ses forces sont considérablement abattues, si son pouls est presque éteint, si l'affection comateuse est au plus haut degré, etc. on pourra s'aider avec avantage des stimulans et des cordiaux. On remplira l'indication énoncée par l'application des synapismes, des

vésicatoires, par l'approche des substances odorantes (dans les fièvres léthargiques); par des fomentations spiritueuses et chaudes (dans les fièvres algides), etc.

Dans des cas opposés où la réaction des forces vitales est extrême, comme les cardialgies, les convulsions, etc. l'opium pourroit convenir. Les vives céphalalgies, sur-tout, cèdent à l'action de ce remède, selon la remarque de J. P. Frank, à moins que ces douleurs ne viennent d'un état de pléthore; dans cette dernière conjoncture, il conseille la position élevée de la tête, et sa dénudation, des lotions froides, etc. (1).

LXXXVII.

DEUXIÈME CIRCONSTANCE.

Quelquefois à cause d'un état particulier d'irritation de l'estomac, le quinquina est constamment rejeté par la voie du vomisssement (spécialement dans la cholérique), à quelque dose qu'il soit administré. Rien n'est plus pressant alors que d'obvier à cet accident, par les remèdes les mieux appropriés.

Remarques. On doit appaiser cette irrita-

(1) *De curand. homin. morb. epitome.* Tom. I.

tion en combinant, à l'imitation de l'habile praticien Sarcone, l'opium avec le quinquina. On sait d'ailleurs que Storck avoit coutume de donner ce narcotique dans toutes les fièvres intermittentes où prédominoient les symptômes nerveux et convulsifs : et qu'Hoffmann et Rivière l'employoient avec un grand succès pour appaiser les mouvemens spasmodiques de l'estomac, qui s'opposoient à l'admission de l'écorce du Pérou. C'est par ce seul moyen qu'on parvient à arrêter ces évacuations tumultueuses qui épuisent la nature sans la soulager.

LXXXVIII.

TROISIÈME CIRCONSTANCE.

Les ataxiques intermittentes peuvent se compliquer d'un embarras des premières voies qui nécessite l'emploi des émétiques et des évacuans, avant l'administration du quinquina.

REMARQUES. Finke cite un cas semblable. La fièvre étoit ataxique soporeuse. Au jour de l'exacerbation, le malade, dit cet auteur, étoit frappé de tous les symptômes si bien

décrits par le célèbre Werlhof. Il se rétablit parfaitement en ne prenant le quinquina qu'après que la bile fut entièrement évacuée (1). Sénac rapporte que, dans une épidémie, il faisoit succéder les vomitifs à la saignée dès le commencement de la fièvre, avec un plein succès. Dans une autre constitution, où l'action de la fièvre se portoit principalement vers la tête, le symptôme comateux disparoissoit par le seul usage des mêmes remèdes (2). Raymond remarque que dans les ataxiques intermittentes de Middelbourg, les émétiques étoient très-bien indiqués dans le commencement, et qu'ils secondoient merveilleusement la nature, en facilitant l'expectoration de l'humeur bilieuse. On administroit de préférence l'ipécacuanha, parce qu'il produisoit des effets moins violens que le tartre stibié (3).

---

(1) *De morbis biliosis anomalis.*

(2) *De nat. febr. recond.*

(3) *Dissert. exhib. descript. febr. intermitt. autumn. quotannis Mittelburgi, etc.*

LXXXIX.

QUATRIÈME CIRCONSTANCE.

Si par un effet de l'influence du climat ou de l'épidémie régnante, les ataxiques intermittentes se combinent avec quelque autre maladie, il importe de joindre au quinquina les remèdes analogues à la nature des différentes complications.

REMARQUES. C'est ainsi que dans le climat de Middelbourg, la fièvre ataxique intermittente se trouve souvent unie au scorbut. Cette complication se reconnoît à la fétidité, à la flaccidité, à l'érosion des gencives, à la couleur foncée de l'urine, aux exanthèmes, etc. On y joint alors, avec avantage, à l'écorce du Pérou, l'usage des acides, et notamment de l'acide sulfurique; car, ainsi que l'observe Raymond, les acides végétaux sont rarement assez forts pour résister aux symptômes de la tendence à la putridité.

X C.

CINQUIÈME CIRCONSTANCE.

La diathèse vermineuse s'étant combinée quelquefois avec les ataxiques intermittentes épidémiques, on a proposé de recourir à l'helminthocorton et aux drastiques usités en pareil cas, afin de combattre séparément ce symptôme. Mais des observations exactes ont prouvé qu'il cédoit à l'action du quinquina (1).

REMARQUES. Il paroît que le quinquina agit

(1) Voyez Rammazzini, *const. de 1689.* Lancisi, *de nox. palud. effluv.* Heister. *Practisches medicinisches*, *etc.* Quoi qu'il en soit, pour donner encore plus de perfection à nos méthodes de traitement, on doit vivement desirer que les historiens des maladies se montrant aussi naturalistes que médecins, décrivent avec précision les vers observés dans les différentes épidémies. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait certaines constitutions de l'air, et certains états morbifiques des premières voies, particulièrement propres à faire éclore et croître de préférence telle ou telle espèce de vers. C'est ainsi que le trichuride (*trichuris Wagleri et rœdereri*) s'est principalement montré sous les influences qui avoient produit la maladie muqueuse de Goëttingue, quoiqu'il ait pu également se développer dans

ici en rétablissant le ton du canal intestinal ; car, d'après l'observation de Boerrhaave et de beaucoup d'autres médecins, l'affoiblissement de cet organe, favorise d'une manière spéciale le développement des vers dans l'intérieur de sa cavité. De-là vient que l'affection vermineuse qui n'est qu'un produit secondaire de la fièvre (1), se manifeste le plus communément

---

d'autres circonstances, selon la remarque de Wrisberg. (*Descript. trich.*) Il paroît du reste, que des vers appartenant à diverses espèces ou à divers genres, comme l'ascaride lumbricoïde, (*lumbricus intestinalis.* Pallas. *Ascaris lumbricoides.* Bloch, *etc.*), l'ascaride vermiculaire (*pollicaris.* Linné. *Ascaris vermicularis.* Bloch), le tænia (*tænia solium*, *etc.* Linné), la fasciole (*fasciola intestinalis.* Linné, etc.) peuvent exister ensemble, et se mêler même dans le tube intestinal. On trouve des exemples de ce fait dans une Dissertation très-savante publiée à Turin par le docteur Buniva qui s'est occupé des vers sous le triple rapport, de l'histoire naturelle, de la physiologie et de la médecine pratique. Pour ce qui regarde les épidémies de fièvres ataxiques vermineuses, on ne sauroit trop méditer et comparer entr'elles, les constitutions décrites par Lancisi déjà cité plus haut, par Degner et Kloekhoff, Moreali, Vandesboch, etc.

(1) Je ne regarde le symptôme vermineux que comme un produit secondaire de la fièvre, parce qu'il conste d'après les observations d'Hoffmann, de Vandesbosch, de Bianchini, etc.; que les vers intestinaux périssent par

chez les personnes indigentes, qui font usage d'une mauvaise nourriture, ou d'une eau malsaine (1). De-là vient aussi que cette affection se complique particulièrement avec les ataxiques épidémiques, qui presque toujours introduisent une débilité remarquable dans le système des voies digestives.

---

l'effet d'un mouvement fébrile violent. Aussi les anciens avoient-ils remarqué qu'ils ne se manifestoient le plus communément que dans les affections chroniques, où la réaction du système est modérée ou foible. *Lumbricus, qui latus appellatur, in his qui febre carent abundat et in longis, ac diuturnis enascitur morbis.* Aëtius. *Tetrab. III. Serm. I.*

(1) Les vers se développent aussi plus facilement dans l'âge et le sexe le plus foible. C'est pourquoi il arrive que les enfans en sont plus souvent attaqués. Nous ajouterons que sur environ cent soixante-quatre observations recueillies par Pallas, on remarque quatre-vingt-dix femmes atteintes de vers, et seulement soixante-quatorze mâles. Werner a trouvé que ce rapport étoit de trois à un. Pallas a pareillement remarqué que chez les poissons et les quadrupèdes, on rencontre plus fréquemment des vers dans les femelles que dans les mâles, etc.

X C I.

SIXIÈME CIRCONSTANCE.

Dans les fièvres ataxiques intermittentes qui se déclarent aux approches du printemps, chez des sujets vigoureux et robustes, et qui suscitent une irritation grave dans certains viscères, la saignée peut devenir nécessaire au malade.

Remarques. C'est ce qu'on observe principalement dans les fièvres ataxiques intermittentes qui tendent au type de continuité. Senac cite des fièvres tierces caractérisées par un pouls si dur, des céphalalgies si violentes, des douleurs si vives de l'estomac et des intestins, des oppressions telles de poitrine, qu'on étoit contraint de faire ouvrir la veine plusieurs fois. Les autres moyens luttoient vainement contre ces symptômes (1). Sarcone fait mention d'une ataxique sub-continue, qui dirigeoit particulièrement ses effets vers l'organe pulmonaire, et qui nécessitoit l'emploi de la saignée dans le fort de l'accès et dès le commencement de l'invasion (2).

---

(1) *De nat. febr. recond.*

(2) Tom. I. pag. 188.

X C I I.

On voit que ces cas particuliers que je viens d'assigner, et qui sont eux-mêmes susceptibles de varier à l'infini, n'apportent que quelques légères modifications aux théorèmes généraux que j'ai précédemment établis, et que les principes que j'ai énoncés n'en sont ni moins positifs ni moins incontestables.

Plusieurs médecins ont prétendu que le quinquina pouvoit être heureusement suppléé par d'autres remèdes, dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes. Dans ces derniers temps sur-tout, les partisans du célèbre docteur Brown n'ont cessé de recommander les préparations d'opium les plus énergiques. Ils n'en ont pas même excepté les cas de carus et d'apoplexie, quoique Sénac ait essentiellement expérimenté qu'elles pouvoient être funestes lorsqu'elles étoient administrées dans la prédominance de ce symptôme. Joseph Frank, qui a défendu avec tant d'énergie les opinions du médecin écossois, rapporte une observation d'ataxique intermittente comateuse, faite par Hoffmann, et relatée dans une dissertation de Wirtenshon (1). Ses symptômes avoient

(1) *Dissert. inaug. demonst. opium vires cordis debilitare, et motum tamen sanguinis augere.* 1774.

l'apparence la plus redoutable. Hoffmann versa dans la bouche de la malade quatre-vingt-quinze gouttes de Laudanum, que celle-ci avala au bout de quelque temps. Le pouls se releva soudain, et tous les symptômes s'amandèrent. Le paroxysme suivant fut de même tempéré par le laudanum, ainsi que le troisième. Elle prit ensuite une infusion de quinquina dans le vin et se rétablit parfaitement (1).

Quelque soit l'authenticité de ce fait, je pense qu'on s'en est saisi avec beaucoup trop d'empressement pour le faire plier à l'esprit de systême; et que les vrais praticiens doivent s'en tenir au quinquina qui, dans le plus grand nombre de cas, supplée tous les médicamens sans être presque jamais efficacement suppléé par aucun; en attendant que les travaux de la chimie plus avancés nous fournissent les moyens d'extraire des autres vegétaux, la substance véritablement médicinale qui réside au degré le plus éminent, dans l'écorce précieuse dont il s'agit; ce qu'on a tout lieu d'espérer.

(1) *Ricerche sullo stato della medicina secondo i principj della filosofia induttiva con un appendice contenente varj casi pratici con reffessioni del dott. Roberto Jones. Traduzione dell'englese coll'aggiunta di alcune note di Giuseppe frank, etc.*

XCIII.

J'achève ici ce que j'avois à exposer sur l'histoire, la nature, les causes, et la cure des fièvres ataxiques intermittentes. J'ai choisi de préférence ce sujet de dissertation, parce que les points de doctrine qu'il renferme, peuvent se démontrer avec cette évidence de fait, qui seule constate le progrès des sciences; parce que sans donner carrière aux spéculations et aux subtilités théoriques, ce sujet d'ailleurs atteste éminemment la puissance de l'art, contre une espèce de fièvres presque toujours mortelles avant la découverte du quinquina. Les connoissances acquises sur cette matière sont d'une telle certitude, qu'elles répondent de reste, aux sophismes et aux vaines déclamations des détracteurs de la médecine. Qui oseroit, en effet, la présenter comme une science douteuse et conjecturale, si, dans tous les cas, elle étoit fondée à présumer le même succès de ses efforts?

Au surplus, en exécutant le plan que je m'étois tracé pour la confection de ce travail, j'en ai écarté avec sévérité toutes les assertions hasardées, toutes les inductions trompeuses tirées de quelques analogies peu confirmées;

en un mot, toutes les questions futiles qui occupent les loisirs du théoricien, mais qui ne sauroient être du ressort du médecin clinique; profondément convaincu que les seuls ouvrages qui contribuent à la perfection de l'art, sont ceux où l'on n'avance rien qui ne soit déduit des expériences les mieux constatées, et des plus rigoureuses observations.

FIN.